

# LE COURRIER DES ÉTATS-UNIS,

JOURNAL POLITIQUE

ET LITTÉRAIRE,

New-York.

VOL. III.

NEW-YORK, SAMEDI, 28 AOUT 1830.

NO. 53

## FRANCE.

### SUR LES BASQUES FRANÇAIS.

\* La querelle des Basques avec le gouvernement espagnol, au sujet des franchises de leur pays, attire sur ces peuples l'attention. En possession d'une liberté depuis long-temps étrangère au reste de l'Espagne, n'y ayant jamais renoncé depuis leur aggrégation à la monarchie espagnole, ils sont aujourd'hui menacés dans tous leurs droits par Ferdinand VII. Une armée est sur leurs frontières, et veut leur imposer dans son entier le gouvernement absolu qui régit les autres provinces. On ne peut prévoir quelles seront les conséquences de leur opposition. Nous pensons que dans de telles circonstances on ne lira pas sans intérêt les détails que nous consignons ici sur ces peuples, dont les mœurs, le langage, les habitudes ressemblent si peu à ceux des habitants du reste de la Péninsule.

A partir de la ligne où les Pyrénées commencent à s'abaisser à trois mille pieds de hauteur au-dessus du niveau de la mer, et où elles sont couvertes jusqu'au sommet de champs et de prés, leur pente occidentale est habitée par une peuplade intéressante par l'originalité de ses mœurs, et d'une langue qui n'a aucune ressemblance avec celle des autres nations.

Nous ne jetons sur un édifice moderne qu'un coup d'œil fugitif, mais les restes d'un temple grec, dépouillé de tous ses ornemens, fixe nos regards, et les souvenirs que nous rappellent ces ruines nous plongent dans une profonde méditation. De même, nous nous arrêtons au milieu d'un peuple sur lequel les siècles ont passé sans avoir effacé le moindre trait de son originalité primitive, sans avoir modifié un seul son de sa langue, et qui n'a point éprouvé dans ses montagnes, les influences de cette civilisation par laquelle les autres nations ont été nivelées, et au moyen de laquelle elles ont pris successivement tant de formes différentes.

Cette peuplade prend elle-même le nom de *Vask*, de *vasco*, homme; ses voisins l'appellent *Basques* ou *Basquelles*. La majeure partie des Basques reconnaît le sceptre espagnol, et habite presque elle seule la Haute-Navarre, l'Alava, la Biscaye, et Guipuscoa, autour du golfe de Biscaye. Soixante-dix mille familles basques seulement peuplent le département français des Basses-Pyrénées. Ces Basques partagent leur pays, qu'ils appellent *hesual-herriac* (empire basque), en trois cantons: *Labour*, *Soula* et *Behère-Navarra* (Basse-Navarre). Le premier est le plus grand et le plus peuplé des trois; la langue et les mœurs s'y sont conservées plus intactes que dans les autres. Il n'y a de villes dans aucun, à moins qu'on ne veuille gratifier de ce nom Saint-Jean-de-Luz, qui est un grand bourg. Il n'existe donc ni fabriques ni aucun autre de ces établissemens auxquels les relations variées d'une population nombreuse et éclairée donnent naissance.

Les habitants se divisent naturellement en trois classes: en noblesse, cultivateurs et journaliers. La noblesse est peu nombreuse, et si l'on excepte les Belzunce et deux ou trois autres familles, les nobles sont pauvres et peu éclairés; les cultivateurs sont propriétaires fonciers, ils jouissent d'une certaine aisance et d'une certaine considération; les journaliers acquièrent par leur travail de quoi vivre contents. La classe moyenne, qui comprend tous ceux que l'on qualifie d'*etcheo yauna* (maître de la maison), est la plus nombreuse, et constitue le fond de la nation. Les propriétaires sont tous également fiers, tant de leur patrie que de leur naissance, et dans tout le pays il n'existe qu'un unique et ridicule exemple d'un *etcheo yauna* qui s'est avisé d'ambitionner un autre titre que celui-là.

C'est des hauteurs d'Ainhoué qu'on embrasse d'un seul coup d'œil tout le pays habité par les Basques français. Immédiatement au-dessous de ses pieds on voit trois grands bourgs, Sarra, Saint-Pé et Espelet, dont les maisons dispersées et d'un blanc éclatant couvrent deux côtes assez considérables. Espelet, qui touche presque à la frontière d'Espagne, doit son opulence à un commerce actif de transit de laines. Sarra et Saint-Pé, situés sur un sol fertile, sont presque uniquement habités par des maîtres de maison considérables. A droite, des antiques forêts de chênes, d'un vert tout à fait particulier, masquent des montagnes et des vallées, ainsi que les bourg de Loubessou, Maccaye, Odesse et Hasparren, situés sur un sol en apparence pierreux et aride, qui n'en donne pas moins deux récoltes par an. Hasparren a une foire considérable que viennent visiter les habitants de tout le pays, et où les Espagnols sont les principaux acheteurs. Plus près d'Ainhoué, on aperçoit dans une riantة vallée, traversée par la Nive, les trois bourgades qui forment Ustaritz, ancien chef-lieu

du pays des Basques. C'est là que s'assemblait jadis, dans l'antique forêt de chênes qui existe encore, le bilcar ou sénat, dont les membres rangés en cercle, debout contre un arbre et appuyés sur leur lance, discutaient les affaires du pays. Plus tard, il devint le siège de l'administration; maintenant toute sa gloire est d'avoir conservé les mœurs et la langue plus pures de tout mélange qu'aucun autre bourg basque.

Ustaritz a tout perdu du reste, son bilcar, son tribunal et son commerce. A peine distingue-t-on encore sur une hauteur quelques faibles vestiges de Petarsa; non loin de la Cambo domine une riantة élévation. Ses sources minérales y attirent beaucoup de monde vers la fin de l'été, et ses fêtes, ses jeux et ses chasses en font le lieu le plus agréable de tout le pays des Basques. En face se trouve Jatzou, situé dans une forêt tranquille; sur la route et du côté de Bayonne sont les communes d'Urcaray, d'Arbonne, d'Arcanguez, de Bassussarry et de Laressore: cette dernière possède la seule école qui existe dans le pays, et peu éloignée d'une grande ville, elle a quelque connaissance des mœurs françaises, et montre moins d'antipathie que les autres pour ce qui est étranger. Les bourgades Saint-Palais, Mauléon, Etcheparren, Navarreins et Tardets, situées près du Béarn, sont dans le même cas, ainsi que les innombrables petites communes qui les environnent. A l'extrême droite s'étendent Saint-Jean-Pied-de-Port, et les bourgs qui l'unissent avec la vallée de Baigorri.

Enfin, on voit le long du golfe de Bayonne jusqu'àuprès d'Ainhoué les maisons de Biarritz, d'Anglet, de Bidart, de Guethari, de Saint-Jean-de-Luz, de Siboure, d'Urrugne au pied de l'Aiguilal, d'Iruri, de Fontarabie, et les ruines d'Andaye, qui couvrent la côte.

Ces noms sont peu connus maintenant, mais les bourgs qui les portent furent la patrie des navigateurs les plus entreprenans, de ces *lous de mer* qui poursuivaient la baleine dans les mers du Nord long-temps avant les Hollandais et les Anglais, et qui firent connaître à l'Europe entière le mot basque de *macailacua*, par lequel on désigne la morue ou la merluche. Suivant une tradition discutée par Robertson, ce fut un Biscayen qui informa Colomb de l'existence réelle du continent que ce grand navigateur supposait devoir exister à l'ouest.

Peut-être sur aucune côte de l'Europe la mer n'est plus belle et plus majestueuse dans ses mouvemens que dans le golfe de Gascogne; les longues et larges vagues battent sans interruption, en écumant, les parois de craie du rivage élevé, et le sourd mugissement que rendent les rochers qu'elles frappent parviennent jusqu'aux hauteurs des Alpes basques. Partout la main de la nature a creusé dans le roc des cavernes et des grottes profondes extrêmement fraîches. Dans le nombre, il n'y en a pas de plus célèbre et qui rappelle de plus doux souvenirs que les *chambres d'amour*, non loin de Biarritz.

Les Basques offrent l'aspect intéressant d'une peuplade restée intacte au milieu des orages qui ont agité ses voisins, et qui n'a nullement souffert, ni des fusions ni des morcellemens que les autres peuples ont éprouvés; d'une peuplade qui n'a aucune analogie de souche avec aucune autre nation existante; qui n'est pas moins isolée de tous les autres humains par ses mœurs et par sa langue que par ses montagnes, et par la constance qu'elle a mise à refuser l'entrée de son territoire à tout ce qui est étranger. Les recherches les plus approfondies nous font voir dans les Basques les descendants de ces anciens aborigènes de l'Ibérie qui étaient dans la paisible possession de l'isthme des Pyrénées et des deux versans de cette chaîne de montagnes, avant l'irruption des Celtes, et avant les Phéniciens qui sont venus dans ce pays 1500 ans avant notre ère pour y exploiter les mines d'or et d'argent.

Les Bretons de la Basse-Bretagne, les habitants du pays de Galles et les Irlandais, tous ces peuples, qui sont aussi de très anciens habitants de l'Europe occidentale, n'ont rien de commun avec les Basques, ni pour les langues qu'ils parlent, ni pour leur physionomie, leur caractère, leurs mœurs et leurs usages. Mais il est démontré que la race basque formait jadis la grande masse de la population de l'Espagne, ainsi que du Portugal, et que, plus tard, chassés par les Celtes, les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs et les Romains qui arrivèrent dans la Péninsule, ces aborigènes se jetèrent dans les montagnes cantabres et sur le versant occidental des Pyrénées, où leur amour de la liberté et leur attachement pour leurs montagnes les garantirent de tout mélange avec les conquérans du Nord. Dans tout le Portugal et dans toute l'Espagne, on trouve des villes, des rivières et des montagnes qui portent des noms basques, ce qui prouve bien que cette nation était anciennement répandue dans toute la presqu'île.

Les Basques tels qu'ils existent à présent, ont dans leur ex-

térieur un attrait particulier. Les hommes de taille moyenne, mais bien proportionnés, portent l'expression de la vigueur et de l'agilité, et le proverbe « courir comme un Basque » est parfaitement juste. Leur costume léger, adapté à leur climat et à leurs mœurs, laisse apercevoir leurs mouvemens naturellement gracieux. Une jaquette brune, négligemment jetée sur l'épaule gauche, un gilet rouge ouvert, une chemise toujours très propre, une culotte collante assujétie au moyen d'une écharpe rouge, des bas bleus ou bruns, d'élégantes sandales faites d'un tissu de chanvre et attachées avec des rubans rouges, forment l'habillement d'un jeune Basque; sa tête est couverte d'un bonnet plat qu'il met de côté; ou bien ses cheveux sont retenus dans un réseau de soie. D'ordinaire le Basque ne porte point d'armes, mais il quitte rarement son bâton ferré dont, en cas de rixe, il sait se servir avec une merveilleuse dextérité, tant pour l'attaque que pour la défense.

Il est difficile de donner de la beauté et des grâces des femmes une idée qui approche seulement de la réalité. Elles montrent les plus belles proportions, la taille la plus fine, le teint le plus frais; leurs beaux bras, leurs belles mains, leur pied mignon sont dans la plus parfaite harmonie avec un profil vraiment grec. Ces traits sont encore relevés par une ineffable aménité de tous leurs mouvemens, par la grâce de leur démarche, par le sourire malin qui voltige autour de leur bouche de corail, et ombre d'un nouveau feu leurs yeux noirs déjà si vifs. Il est difficile de décrire avec quelle adresse elles lancent en l'air leur fuseau, ou maintiennent en équilibre sur la tête une petite cruche de terre, avec quel art elles nouent autour de leurs cheveux le mouchoir dont les longs bouts retombent en arrière; de faire sentir à quel point leur sied leur chapeau de feutre blanc, leur fichu d'un rouge éclatant et leur jupon court écarlate.

On reproche généralement à ces belles enchanteresses un peu de coquetterie et beaucoup de légèreté, mais on prend peut-être aussi trop vite l'apparence pour la réalité. En effet, la prétendue facilité des femmes basques ne paraît guère compatible avec cet esprit profondément religieux, avec cette réserve dans toutes les actions, et avec la modestie qui règne à Ustaritz, à Hasparren et dans d'autres bourgs éloignés.

Le Basque est actif, persévérant et courageux, comme sont toujours les hommes vigoureux et agiles. Comme soldat, il n'est pas propre à servir dans la ligne; mais dans la petite guerre, il se montre très actif et devient redoutable à l'ennemi; son sang est chaud comme le climat de son pays; son courage est inébranlable comme ses rochers, et son attaque est impétueuse. Le profond sentiment religieux qui l'anime ne suffit qu'à peine à tenir ses fougueuses passions en bride, et quelquefois la passion l'emporte sur la religion; cependant il ne connaît pas les vengeances de l'Espagnol, et il est hospitalier comme lui. La profonde vénération avec laquelle les Basques parlent des morts est un trait caractéristique de la nation. C'est probablement à cette vénération que tiennent les marques d'une douleur outrée, qu'ils donnaient autrefois lors du décès d'un parent; ils s'arrachaient les cheveux, ils se flagellaient; le gouvernement a défendu ces excès sous des peines sévères.

Le Basque ne connaît d'autre patrie que ses montagnes, et aujourd'hui même il ne parle de la France que comme d'un pays étranger. Cette rivière fait la frontière de la France; cette montagne fait celle de l'Espagne, est une manière ordinaire de s'exprimer. Le Basque est probe dans le commerce; il ne montre point d'avidité, et se contente d'un gain modéré; il a échappé dans sa solitude aux vices auxquels les peuples limitrophes sont ordinairement adonnés. Il est fort rare que le père des contrées les plus élevées descende de ses montagnes, et si cela lui arrive, ce n'est que pour aller vendre une chèvre à la ville; c'est ainsi que les Basques appellent exclusivement Bayonne. Ainsi, étranger à la civilisation et aux mœurs de notre siècle, il reste tout près de l'état primitif de nature, et il vit content dans son ignorance. Le cultivateur plus aisé fréquente les foires, et là il apprend un peu de français; il n'en rapporte point dans ses vallées de nouvelles mœurs et la politesse de ses voisins, mais il reçoit l'étranger qui vient le visiter dans sa demeure avec l'hospitalité de la franche bonhomie des anciens tems.

Au nombre des traits qui caractérisent les Basques, est une propreté voisine de celle des Hollandais, tant pour l'habillement que pour la tenue de la maison. Celle-ci est toujours fraîchement badigeonnée en blanc; l'intérieur est orné par une batterie de cuisine luisante et par des tables et des bancs bien nettoyés. Il y a peu de maisons qui aient des vitres; les fenêtres sont fermées par des rideaux ou par des jalousies.



Le blé, le maïs, les vergers sont les principaux objets de culture. Cette culture, qui a probablement été enseignée aux Basques par les Romains, n'a subi jusqu'à ce jour aucune modification par les systèmes modernes : chose bien naturelle chez un peuple enclin à la superstition, et attaché à tout ce qui est ancien. Il n'existe presque pas de chevaux dans l'intérieur du pays; les voitures de luxe des Basques sont attelées de bœufs.

Les jeux des Basques semblent tous avoir été inventés pour faciliter le développement de leurs forces et de leur adresse. C'est surtout à la chasse du pigeon sauvage, au jeu de la balle et au *muchico*, sorte de danse très-animée, qu'ils se livrent avec une ardeur digne du caractère passionné des méridionaux.

Les chants des Basques sont doux et langoureux comme ceux de la plupart des habitants des montagnes : la mélodie se tient toujours dans le *mol* et appuie d'ordinaire long-temps sur les sons *a* et *ac*, qui forment les finales de presque tous les vers et même la désinence de la plupart des mots. La langue basque, riche en circonlocutions dans la formation de ses substantifs, est peut-être plus propre qu'aucun autre idiôme de l'Europe à exprimer le sentiment. Les Basques eux-mêmes appellent leur langue *basque*. Au premier coup d'œil, elle ne paraît offrir aucune ressemblance avec les autres langues connues, si l'on excepte toutefois les termes gothiques, latins, et par conséquent espagnols qui s'y sont introduits postérieurement. Sans partager l'opinion des admirateurs du cantabre, qui le regardent comme l'idiôme le plus parfait de l'univers et comme l'origine de tous ceux de l'ancien continent, M. Klaproth a cru qu'il serait intéressant de comparer cet idiôme tant avec les langues asiatiques qu'avec les différents dialectes des Berbers du mont Atlas. Il ne lui a presque trouvé aucune coïncidence avec les derniers, mais il a rencontré dans le basque un bon nombre de mots qui correspondent à l'hébreu, à l'arabe et les autres langues sémitiques. Son travail a paru dans le troisième volume du *Journal asiatique* : cependant l'auteur y fait observer que ces ressemblances ne suffisent pas pour supposer aux Basques une origine asiatique, puisque les formes grammaticales de leur langue sont tout-à-fait différentes des peuples sémitiques. Il existe d'ailleurs dans tous les idiômes du monde, des mots qui se retrouvent dans d'autres parlés par des peuples d'origine très-différente, et ces coïncidences ne démontrent que l'ancienne existence d'une langue primitive, actuellement entièrement perdue, mais qui a servi de prototype à toutes celles qui existent encore.

#### TABLEAU DE LA POLOGNE.

PAR M. L. CHODZKO.\*

La Pologne et les Polonais sont un état et un peuple que depuis mille ans le malheur met à l'épreuve. Les Polonais forment un des principaux anneaux de la grande chaîne de peuples d'origine slave qui occupent à présent l'Europe orientale, et qui s'étendent depuis l'Océan glacial jusqu'aux bords du golfe Adriatique et de la mer Egée. Une race slave occupe même une des pointes les plus méridionales de l'Europe : ce sont les Mainotes, habitants de la Lacédémone, auxquels on a souvent fait l'honneur de les croire descendants des anciens Spartiates. La race slave se divise, selon la différence de l'idiôme, en deux grandes branches. A l'orientale appartiennent les Russes, les Slaves illyriens (c'est-à-dire les Serbes ou Serviens, les Bulgares, les Bosniens, les Monténégrins, les Dalmates, les Ragusains, et d'autres qui habitent les rives du Danube jusqu'au golfe Adriatique et la mer Noire), les Croates, les Wundes ou Slaves de la Syrie, la Carinthie et la Carniole. La branche occidentale se compose des Slaves de la Hongrie (tels que les Esclavons, les Transylvains, les Slovaques, les Goralcs ou Slaves des monts Carpathes), les Tchekhes ou Bohèmes et Moraves, les Sorabes et Wendes dans la Lusace et les Polonais.

Il paraît que déjà au 6<sup>e</sup> siècle des tribus slaves arrivèrent dans le pays compris entre le Dniepr et la Vistule, d'où elles chassèrent les peuplades d'origine finnoise. Cent ans plus tard, ces tribus y furent rejointes par une autre nation slave, les Lekhes, qui sont les ancêtres des Polonais modernes. Les Lekhes, alors plus propres à la civilisation que la plupart des autres peuples de la souche slave, se convertirent au christianisme en 960, et apprirent à lire et à écrire. Ce fut dans le 10<sup>e</sup> siècle qu'ils reçurent le nom de *Poles*, c'est-à-dire habitants de la plaine, en effet leur pays est la plus vaste plaine de l'Europe.

En 840, les Polonais choisirent Piast pour roi ; il domina dans le pays entre la Vistule et la Wartha, mais il eut l'imprudence de le partager entre ses enfants mâles. Ce partage occasionna une incertitude perpétuelle des limites de l'état, dont les différentes parties n'avaient d'autre lien intérieur que la parenté de ses habitants et de leurs dominateurs.

L'unité de cet état, consistant plutôt dans le sentiment national de ses habitants que dans une forme constituante, a agi fortement sur l'imagination des Polonais, et a produit chez eux un patriotisme héroïque. Cependant, comme toute société humaine qui manque d'ordre légal et de liberté raisonnée, la Pologne a toujours été le théâtre des excès politiques les plus blâmables, de la légèreté et des passions : de sorte qu'aucun caractère véritablement républicain n'a jamais pu mûrir parmi sa noblesse, formant la majorité des habitants qui jouissaient de droits civiques. C'est sous ce point de vue qu'on peut taxer d'inconstance la masse de la nation, quoiqu'elle ait produit des caractères qui auraient illustré tout autre pays. L'histoire polonaise cite avec orgueil les noms de Tarnowski, de Zamoyiski, de Zolkiewski, sans parler des guerriers et des hommes d'état célèbres des derniers temps ; mais d'autres enfants de la Pologne, forcés par les divisions intestines de s'expatrier, et guidés par un esprit de parti aveugle, ont souvent trahi leur patrie en se rangeant sous les drapeaux de l'ennemi.

C'est ainsi que ce pays, affaibli par les vices radicaux de sa constitution, a fini par succomber à son action délétère. Le principe fédératif n'a jamais permis à cet état de former une

masse compacte, quoiqu'il portait déjà sous Boleslas-Chrobry en 1026, le titre de royaume. Le droit de l'élection tenait les partis toujours en haleine, et l'ordre légal, ainsi que la liberté civile, n'avaient jamais pu s'y développer, parce que le noble seul était citoyen. Cet état de choses fit perdre successivement à la nation les conditions nécessaires de son indépendance ; elle perdit la Silésie et les pays le long du cours de l'Oder, puis les bords de la mer Baltique, les contrées arrosées par le Dniepr, et enfin celles qui sont adossées sur les Carpathes. Un état qui manque de frontières déterminées par la nature, qui a perdu ses côtes maritimes, et qui ne peut parvenir à une unité forte dans l'intérieur, doit se trouver perpétuellement en butte à la politique envahissante de ses voisins. Deux cents ans de guerre avaient produit une haine si forte entre les Polonais et les Allemands, que le christianisme même n'a pu la dompter ; cependant, les premiers n'avaient pas le moyen de résister à la force plus unie de ceux-ci, et quoiqu'au commencement du 14<sup>e</sup> siècle, Vladislav, roi de Cracovie, parvint à joindre la grande Pologne, traversée par la Wartha, à la petite Pologne, située sur la Vistule supérieure, cette réunion vint trop tard ; les Allemands et les Bohèmes avaient déjà en le temps d'entourer ces pays de deux côtés, et de les tenir continuellement assiégés. Casimir, fils de Vladislav, était législateur, et propagea la civilisation parmi les sujets ; il mérita, sous ce point de vue, le surnom de Grand, que l'histoire lui a donné ; cependant il fut forcé de céder en 1383, l'Oder et la Vistule par la paix de Kalisch. Il fortifia les villes et les délivra de l'oppression de la noblesse ; mais l'amour qu'il porta à une juive lui fit commettre une faute impardonnable, celle de trop favoriser un peuple qui bientôt s'empara de l'industrie et du commerce, et finit par étouffer la prospérité du pays, en empêchant la formation d'un tiers-état, à la place duquel il s'était mis.

Avec Casimir s'éteignit la dynastie de Piast. Alors la noblesse commença à vendre ses voix aux successeurs au trône contre des privilèges personnels, qui lui furent accordés au détriment du pays. La réunion de la Pologne et de la Hongrie, sous le roi Louis d'Anjou (de 1370 à 1382), ne pouvait produire aucune utilité pour la consolidation de la monarchie. La jonction avec la Lithuanie, qui eut lieu en 1386, était plus naturelle, et par conséquent de plus longue durée. Elle fut effectuée par le mariage du grand-duc Jagellon avec la jeune et belle Hedwig, fille de Louis d'Anjou. Les Polonais et leurs nouveaux alliés se trouvaient alors assez forts pour résister pendant quelque temps à leur ennemi commun, l'ordre tatonique. La Pologne parut reprendre ses anciennes frontières naturelles qu'elle avait perdues antérieurement, et forma à cette époque l'état le plus puissant dans le nord de l'Europe. Malheureusement sa noblesse s'empara bientôt du droit de représenter seule la nation ; elle parvint à exclure la bourgeoisie de cette représentation par le trafic honteux qu'elle fit de la succession au trône. Depuis 1505, rien ne pouvait être résolu par la diète sans le consentement des députés de la noblesse. Le roi ne pouvait nommer aux hautes dignités, tant civiles qu'ecclésiastiques, que des indigènes nobles, qui formaient le sénat dans la diète. C'était pourtant à cette époque que l'état avait plus que jamais besoin d'être conduit d'une main ferme, pour résister aux Moscovites, dont les forces se déployaient de plus en plus. Smolensk, le boulevard de la Pologne, sur le Dniepr, fut conquis en 1514 par les Russes, tandis que dans l'intérieur la haine entre les catholiques et les protestants enflammait les citoyens les uns contre les autres.

En 1572, mourut le dernier successeur de Jagellon, et depuis ce temps, la Pologne resta une monarchie élective, jusqu'à la constitution de 1791. Henri d'Anjou fut le premier roi élu ; il prêta le serment de se conformer aux lois cardinales qu'on venait de rédiger, et qui donnèrent des droits exclusifs à la noblesse. Selon ces lois, le roi ne pouvait nommer son successeur ; il ne pouvait se marier sans le consentement du sénat ; il devait conserver la paix parmi les dissidents en religion et laisser toute liberté à leurs opinions ; il n'avait pas le droit de déclarer la guerre, ni de traiter avec les puissances étrangères sans le consentement des états. Un conseil composé de sénateurs et de nonces devait constamment résider auprès du roi, qui était tenu de convoquer tous les deux ans une diète ; et s'il manquait à ses serments, tous ses sujets étaient déliés du serment d'obéissance et de fidélité.

Ces lois ont porté leurs fruits ; l'histoire de deux siècles en fait foi, et l'on sait quelle a été la destinée de la Pologne. Cet état, mis en lambeaux par le partage qu'en firent la Russie, la Prusse et l'Autriche, Napoléon paraissait avoir le projet de le relever comme état indépendant, par la création du grand-duché de Varsovie. L'Europe occidentale se tourna alors vers ce pays, où elle espérait voir s'élever le boulevard qui devait la protéger contre l'invasion des barbares de l'Orient ; la nation polonaise se rendit digne de son ancienne illustration ; mais Napoléon, en marchant contre la Russie, au lieu de terminer son ouvrage et de déclarer le rétablissement de la monarchie polonaise, oublia ce moyen principal de réussite, et au lieu d'hiverner sur les bords du Dniepr, ou au moins rebrousse chemin le lendemain de son arrivée à Moscou, y perdit son armée. C'est par cet événement funeste que la Pologne perdit toute espérance de renaître comme nation indépendante, tandis que l'Europe occidentale cessait de voir en elle son rempart contre une invasion moscovite ; depuis, ne la Russie s'est emparée de l'ancienne Pologne, ce pays, au lieu d'être le boulevard de l'Europe, pourrait bien devenir un jour le pont par lequel les Russes déboucheront pour inonder l'Occident.

L'ouvrage de M. Chodzko qui doit bientôt paraître, sera lu avec intérêt. Le premier volume contient une description géographique et statistique de la Pologne, et le second un précis rapide de son histoire, suivi d'un essai historique sur la législation polonaise civile et criminelle, par M. Lelewel, publié en polonais en 1828. Il paraît abrégé et traduit en français sous les yeux de l'auteur. Ce travail, ainsi que l'ouvrage de M. Chodzko, est fait avec conscience et rempli de détails curieux. Nous empruntons au dernier l'aperçu suivant de la population du royaume de Pologne actuel, composé de huit palatinats, et ayant 3,700,000 habitants, savoir :

Polonais,	2,700,000	Cathol. rom.	2,900,000
Lithuaniens,	200,000		
Russes,	100,000	Cathol. grecs.	100,000

Allemands,	300,000	Protestans.	300,000
Juifs.	400,000	Israélites.	400,000
	3,700,000		3,700,000

#### AMÉRIQUE DU SUD.

BUENOS-AYRES, 26 juin.

Un mémoire de Richard Sutton, Jr. a été présenté à la législature, pour lui demander le privilège exclusif d'introduction et de la navigation de bateaux à vapeur pendant dix ans.

Le ministre des finances a soumis à la sanction du corps législatif les décrets rendus pendant l'intervalle des sessions, à l'effet d'établir une caisse d'amortissement destinée au rachat des billets de Banque, et ceux par lesquels des additions ont été faites aux taxes directes, au droit du timbre, aux licences, aux droits de tonnage et de douane.

Un député a présenté un projet de décret d'après lequel le gouvernement est requis de fournir, sans délai, un état des revenus et d'évaluation des dépenses. Ainsi la chambre pourra s'occuper immédiatement de la réduction des charges publiques, et des moyens de relever le cours du papier monnaie.

Les commissaires chargés de concilier les provinces réfractaires avec le gouvernement de Buenos-Ayres, ont réussi en grande partie dans l'objet de leur mission et tout annonce qu'elle sera bientôt entièrement accomplie.

#### MONTÉVIDEO.

Nous apprenons avec plaisir par les journaux et les lettres de Montévideo jusqu'au 27 juin, que le général Lavalleja dont nous avions annoncé la sortie pour marcher avec ses troupes contre le général Ribeiro, a conclu avec lui un arrangement qui met fin à la guerre civile. Ribeiro est rentré à Montévideo ; les décrets rendus contre lui par le gouvernement ont été rapportés, et le commandement général des troupes lui sera probablement conféré de nouveau.

L'acte d'adhésion de l'empereur du Brésil à la nouvelle constitution de la république, a été reçu le 21 juin à Montévideo par la corvette *Vingt-neuf août* avec une vive satisfaction. Des salves d'artillerie ont annoncé cet événement qui a été célébré également à Buenos-Ayres où il a causé les mêmes transports de joie.

RIO-JANEIRO, 16 juillet.

L'empereur et l'impératrice sont parfaitement rétablis des suites de l'accident qui a mis leurs jours en danger.

Le gouvernement s'occupe sans relâche des moyens d'améliorer toutes les branches de l'administration, et de faciliter le mouvement du commerce.

Un bill a été présenté à la législature pour abolir le comité d'expéditions maritimes créé par un acte du 3 février 1810. Ce bill après avoir subi de nombreux amendements a été adopté, et envoyé au sénat. D'après ces dispositions, les trésorier et secrétaire seulement du comité sont conservés dans leurs fonctions, qu'ils exerceront à l'avenir sous la surveillance de l'administration des revenus divers. Les autres membres du comité continueront à jouir de leur traitement s'ils ne sont point employés dans quelque autre branche de l'administration générale, et s'ils ne jouissent d'aucun autre privilège sur les revenus.\*

Tous les droits, taxes et contributions, à l'exception de ceux des trésorier et secrétaire de la marine, et des maisons religieuses, seront versés et perçus dans les provinces par les receveurs des douanes.

A l'avenir, aucune alteration ne sera faite aux permis accordés aux bâtimens faisant le cabotage, hors le cas de changement de propriétaires ou de mutation de l'équipage. Ces permis seront assujétis au visa des autorités compétentes, et seront délivrés et visés gratis. (*Journal of Commerce.*)

\* Sous le régime colonial du Brésil quelques familles portugaises avaient obtenu des privilèges beaucoup moins lucratifs qu'ils ne le sont aujourd'hui puisque la navigation était limitée, alors, aux seuls navires portugais, et que tout le commerce des colonies se faisait avec la ville de Lisbonne. Ces privilèges conservés, ou plutôt soufferts sous l'Empire, consistaient en taxes particulières en faveur de telle famille ou de tel individu de l'un ou l'autre sexe, sur l'ancre des bâtimens, sur le cabotage, sur la délivrance des passeports, l'inspection des magasins, l'importation des marchandises, etc., etc. Ces taxes devenues très considérables depuis que les ports du Brésil sont ouverts au commerce de toutes les nations, ont quelquefois égalé le revenu du gouvernement, et toujours retardé la marche des affaires, créé la confusion, l'infidélité, et d'énormes abus. (*Note des Rédacteurs.*)

#### ÉTATS-UNIS.

NEW-YORK.

Le paquebot *Caledonia*, parti de Liverpool le 19 juillet, apporte les détails de la prise d'Alger par l'armée française. N'ayant pas reçu nos journaux français par cette voie, nous ne pouvons donner à nos lecteurs que la traduction du rapport de M. de Bourmont, et un extrait de celui de l'amiral Duperré.

Le 30, l'armée avait pris possession des hauteurs qui dominent le fort de l'Empereur et dont les approches étaient défendues par de fortes batteries ; elles avaient été tournées, et enlevées par les Français qui s'étaient rendus maîtres de 25 pièces de canon de bronze. Dix mille prisonniers étaient tombés entre leurs mains et ils n'avaient pas à regretter plus de 180 ou 200 hommes tués ou blessés.

Une lettre de l'amiral Duperré, du 3 juillet, rend compte de la fausse attaque qu'il avait ordonné à l'amiral Rosamel d'exécuter sur les batteries ennemies du côté de la mer, afin de détourner l'attention des Algériens.

\* Cet ouvrage intéressant est basé sur le *Tableau de la Pologne* de feu M. Maltebrun ; mais le travail de ce géographe, compris dans un seul volume, a été entièrement refondu, et augmenté par M. Chodzko. Il aura deux volumes et paraîtra chez Aimé André qui Maltebrun, n. 13.



Une seconde lettre du 6, écrite à bord de la *Provence*, rend compte des opérations maritimes de la manière suivante :

Le lendemain 4, après l'attaque faite par la flotte sous mes ordres sur les forts et les batteries d'Alger, dans le but de rappeler en ville les artilleurs et les soldats que je voyais se diriger en grand nombre vers le fort de l'Empereur, les batteries de la flotte ouvrirent leur feu de nouveau à 3 heures du matin. A dix heures, après une terrible explosion dont le bruit s'est fait entendre à une distance de soixante milles, nous vîmes qu'une partie du fort était détruite, et nos troupes en prendre possession. Je me proposais une demi-heure après de renouveler l'attaque, mais des vents contraires m'ayant forcé à suspendre ce projet, je vis arriver un bateau parlementaire ayant à bord l'amiral de la flotte algérienne.

Les détails que donne ici l'amiral sont relatifs à la suspension des hostilités, et semblables à ceux qu'en trouvera dans la lettre du général en chef.

Aujourd'hui j'ai fait mouiller la *Provence* sous les murs d'Alger. Les autres bâtiments formant deux divisions sous l'amiral Rosamel et le capitaine Ponée, sont en croisière en dehors de la baie d'Alger et de Sidi-Ferruch.

Mon premier soin a été de réclamer les malheureux prisonniers de la *Sylène* et de l'*Adventure*. Ils m'ont été rendus, et je les fais partir pour France. Ils ont éprouvé de grandes souffrances, mais elles proviennent bien plus de l'exaspération de la populace que du Dey. Cependant, aucun de ceux qui ont échappé au massacre par les Arabes, et dont je vous ai envoyé la liste, n'a succombé sous le poids de ces souffrances.

Signé, DUPERRÉ.

A Son Exc. le président du conseil des ministres.

Le CASSABA, 5 juillet, à 3 heures après-midi.

Prince,

Nous avons différé jusqu'au 4 juillet d'ouvrir notre feu sur le fort de l'Empereur, afin que toutes nos batteries pussent agir à la fois. J'avais pensé qu'en portant la terreur chez l'ennemi dès le premier jour par la supériorité de notre feu, j'abrégerais le terme des opérations.

Les tranchées furent ouvertes dans la nuit du 29 et depuis, les travaux ne furent pas interrompus un seul instant. Durant la nuit, et même aux heures auxquelles généralement on relève les travailleurs, l'ennemi a fait peu d'usage de son artillerie. Pendant le jour les tirailleurs turcs et arabes protégés par des fourrés, ont pu se jeter dans les ravins et dirigeant leurs attaques sur notre gauche, ont blessé un nombre d'hommes assez considérable, mais bientôt nos troupes ont été mises à couvert par des épaulements.

Nous devions nous attendre à des sorties vigoureuses. L'occupation du fort de l'Empereur permettait à l'ennemi de s'assembler sans risque en face du Cassaba. Il n'a point profité de cet avantage. Cependant, nos positions étaient faites pour le recevoir d'une manière convenable.

Les batteries ont été élevées avec une rapidité étonnante. Elles se composaient de 10 pièces de 24, 6 de 16, 4 mortiers de 10 pouces, et 6 obusiers de 8.

Tout était prêt le 4, au point du jour. A quatre heures du matin une fusée a donné le signal, et le feu a commencé. L'ennemi y a répondu vivement pendant trois heures. Les canonnières turcs quoiqu'ils fussent presque entièrement à découvert en raison du grand espace des embrasures, sont bravement restés à leurs postes, mais ils n'ont pu tenir contre le savoir et l'impétuosité de nos artilleurs, conduits par le général Lahitte, et animés par son exemple. A huit heures le fort avait cessé de tirer, tandis que nos batteries continuaient à le ruiner. L'ordre de faire brèche avait été donné, et l'on allait l'exécuter, lorsqu'une explosion effrayante a fait disparaître une partie des ouvrages de l'ennemi. Le général Hurel qui commandait la tranchée, n'a pas perdu un instant pour franchir l'espace qui séparait nos troupes du fort, et pour les poster au milieu des ruines. Il paraît certain qu'à neuf heures, les troupes de la garnison étant découragées, ont retiré sur la ville en criant qu'on les sacrifiait sans aucun but, et que le Dey a donné l'ordre aussitôt, de faire sauter le magasin à poudre dans le fort.

A deux heures on m'a amené un parlementaire sur les ruines du fort de l'Empereur : c'était le secrétaire du dey. Il offrait d'indemniser la France pour les frais de la guerre. J'ai répondu, qu'avant tout, le cassaba, les forts et le port devaient être livrés aux troupes françaises. Après avoir paru douter que cette condition fut acceptée par le dey, il est convenu que son obstination avait eu des résultats déplorables. Lorsque les Algériens, a-t-il ajouté, sont en guerre avec le roi de France, ils ne doivent pas dire leur prière du soir avant d'avoir obtenu la paix. Cet envoyé retourna à Alger. Peu de temps après, deux des plus riches Maures de la ville furent envoyés par le dey. Ils ne cherchèrent point à cacher la terreur extrême dont étaient frappés les soldats et les habitants, et déclarèrent que tous avaient le plus grand désir que des négociations fussent entamées sans délai. Ils demandèrent qu'on fit cesser le feu, déclarant que celui de la place serait également arrêté. En conséquence, les hostilités furent suspendues. Le général Valazé s'en prévalut pour ouvrir des communications en avant du fort de l'Empereur.

A trois heures le secrétaire du dey se présenta de nouveau, accompagné des consul et vice-consul anglais. Il demandait des conditions de paix écrites. J'y souscrivis ; elles lui furent délivrées ; j'en adresse la copie à votre excellence. A quatre heures, le secrétaire revint pour la troisième fois. Le dey faisait témoigner le désir qu'on lui envoyât un interprète afin qu'avec son assistance il put comprendre ce qu'on exigeait de lui. M. Brascowitz, autrefois premier interprète de l'armée d'Égypte, fut envoyé au Cassaba. Le dey accepta dès qu'il les eut entendues, les conditions proposées, et déclara qu'il mettait une entière confiance dans l'honneur français. J'avais signé la convention, le dey y apposa son sceau ; mais il demanda que l'armistice fut prolongé jusqu'à 5 à midi, afin de lui donner le tems de mander son conseil qu'il voulait déterminer à souscrire aux conditions proposées. On suspendit le feu jusqu'à nouvel ordre, cependant nos travaux furent continués, et le 5 au matin, une communication de 800 mètres avait été établie, pour lier le fort de l'Empereur au terrain sur lequel devait être placée une batterie destinée à foudroyer le

Cassaba. Aujourd'hui les deux Maures sont revenus. Ils avaient l'ordre du dey de confirmer l'engagement qu'il a pris en mettant son sceau à la convention, et de faire la demande d'un retard de 24 heures dans l'occupation de la place. J'ai exigé que les forts, le port et la ville fussent livrés à 11 heures du matin aux troupes françaises. Le dey y a consenti, et dans ce moment l'étendard de la France flotte sur les tours de cette ville, dont la soumission a été depuis tant de siècles l'objet des vœux ardents de toute l'Europe. Le dey s'est retiré en ville dans une maison qu'il occupait avant d'avoir établi sa résidence au Cassaba. L'engagement que j'ai pris de respecter sa personne sera fidèlement observé.

L'ardeur et l'impétuosité que les troupes ont déployées depuis le commencement de la campagne est au-dessus de tous les éloges. Les officiers et les soldats d'artillerie et du génie ont maintenu l'ancienne réputation de leurs corps. L'énergie et les talents des généraux qui les commandent, ont contribué puissamment à nos succès. Les engagements que nous avons eus en plaine avec l'ennemi, ont placé hors de question la supériorité de notre artillerie de campagne sur celle de Gri-baul. La supériorité de l'artillerie de siège n'est pas moins remarquable. Des pièces de vingt-quatre ont été transportées de Sidi-Ferruch au camp devant Alger, avec presque autant de rapidité qu'on en a mis dans le transport de l'artillerie de campagne. Les scellés ont été mis sur les propriétés publiques. Il en sera fait un inventaire, que je transmettrai à votre excellence.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Comte de BOURMONT.

Convention entre le général en chef de l'armée française et Sa Hautesse le dey d'Alger.

Le fort de Cassaba, tous les forts dépendant d'Alger, le port et la ville seront remis ce matin à dix heures au pouvoir des troupes françaises.

Le général en chef de l'armée française promet à Sa Hautesse le dey d'Alger de le laisser libre de sa personne, et en possession de toutes choses qui lui appartiennent personnellement.

Le dey aura la faculté de se retirer où il lui plaira avec sa famille et tout ce qui lui appartient ; et aussi long-temps qu'il résidera à Alger, lui et toute sa famille sont placés sous la protection de l'armée française ; une garde lui sera fournie pour la protection de sa personne et de sa famille. Le général en chef promet à tous les soldats les mêmes avantages et la même protection.

L'exercice de la religion de Mahomet restera libre. La liberté des habitants de toutes les classes, leur religion, leurs propriétés, leur commerce, leur industrie seront inviolables. Leurs femmes seront respectées ; le général en chef le promet sur son honneur.

L'échange de la présente convention sera fait aujourd'hui à dix heures du matin, et les troupes françaises prendront immédiatement possession du Cassaba, et successivement des forts, de la ville, et du port.

Au camp devant Alger, 5 juillet 1830.

Signé, Comte de BOURMONT.

[ici] Le dey a apposé son sceau.

Pour copie véritable, le lieutenant-général, chef d'état-major,

Signé DESREZ.

La nouvelle de la prise d'Alger arrivée à Paris le 9 a été annoncée à 2 heures à la bourse par ordre du ministre des finances. Elle a été reçue avec de grandes démonstrations de joie par les royalistes ainsi que par les libéraux dont l'amour-propre national ne pouvait qu'être flatté du succès des armes françaises. A 4 heures le canon des invalides a fait connaître à toute la ville cette heureuse nouvelle ; le soir la dépêche télégraphique a été lue dans tous les théâtres, et les principaux édifices ont été illuminés.

Une lettre du roi adressée à tous les évêques les invite à faire chanter des *Te deum* dans leurs diocèses. Il s'est rendu lui-même à Notre-Dame accompagné de toute la famille royale.

On parle toujours du maréchal Marmont pour remplacer M. de Bourmont dans le commandement de l'armée d'Afrique.

Le roi a commandé à M. Gérard un tableau représentant la prise d'Alger.

Une lettre de Tunis du 9 juillet annonce que le Bey a envoyé un brick de guerre à M. de Bourmont. Selim Aga, envoyé extraordinaire, et Sidi Hassona son interprète qui se trouvaient à bord étaient chargés d'assurer le commandant en chef des dispositions amicales du Bey de Tunis envers l'armée française et de ses vœux pour le succès de ses armes.

Les journaux anglais sont remplis des détails des obsèques du roi d'Angleterre ; le deuil doit finir le 21 juillet.

Les nouvelles élections sont encore plus hostiles au ministère que celles qui les ont précédées. Sur 8845 électeurs des 8 collèges d'arrondissement à Paris, les ministres ont obtenu 1500 votes et les libéraux 7,314 ! les élections des départements ne leur sont pas plus favorables.

A la réception de la nouvelle de la prise d'Alger, les ministres ont présenté comme candidat dans l'un des collèges d'arrondissement de Paris, et en opposition au général Mathieu Dumas, M. l'amiral Duperré qui, dans l'opinion publique, passe pour libéral et dont le caractère et les talents lui ont acquis depuis long-temps l'estime publique. Mais comme candidat ministériel il ne pouvait réussir ; sur 1431 électeurs il n'a obtenu que 196 voix, et le général Mathieu Dumas 1222 !

CHILI. — L'interruption fréquente de nos communications avec les régions éloignées de l'Amérique du Sud et la circonspection avec laquelle doivent être accueillis les rapports qui

nous parviennent sur la position de ses gouvernements nous ont souvent obligé à n'offrir à nos lecteurs que des détails isolés sur l'action des gouvernements, et les mouvements des partis ; si par fois on a pu augurer des succès ou des revers de leurs chefs un avantage quelconque pour les peuples, nous avons vu également que de nouvelles ambitions succédant à des ambitions renversées ont fait disparaître cette espérance, et qu'à l'exception de la nation brésilienne, des commotions sans fin ont été le partage des autres. Cet état de choses, conséquence inséparable des révolutions, existe encore au Chili, et ce pays semble plus que jamais être menacé de grandes calamités. Les bâtiments *Post-Captain* et *Douglass*, arrivés de Rio-Janeiro, apportent des avis récents sur ces contrées, et les journaux de Buenos-Ayres jusqu'au 26 juin abondent en informations importantes. On se rappelle que depuis près d'un an deux factions, divisaient le Chili. Nous avions laissé les généraux Prieto et Freire recrutant leurs forces ; le premier campé aux environs de la capitale, le second marchant à sa rencontre avec une armée à peu près égale en nombre. Un combat livré le 17 avril a été soutenu par les deux chefs depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures après-midi avec de grands efforts, et un acharnement extraordinaire. Le général Freire a été obligé d'abandonner le champ de bataille, accompagné de quelques détachements de cavalerie, laissant au pouvoir de son antagoniste son infanterie et ses canons. Ce résultat obtenu par de cruels sacrifices, ne produira malheureusement aucun bien pour la nation, qui paraissait destinée à subir le joug temporaire du vainqueur quel qu'il fût. Peu importe à son repos, que Freire ou Prieto aient conquis une autorité, qui n'est restreinte ni par des institutions, ni par une volonté toujours imposante, lorsqu'elle est fondée sur l'expérience, la lassitude ou les lumières du peuple.

Le navire *Frédéric-Auguste* arrivé de Coquimbo, d'où il est parti le 18 mai, rapporte que des troupes embarquées à Valparaiso à bord de deux bricks, ayant été mises à terre à Coquimbo, se sont emparées de la place, au nom du général Prieto. Trois jours avant leur départ, le général Orita a gissant dans l'intérêt de Freire, s'était mis en marche de Valparaiso à la tête de 700 cavaliers et de 500 hommes d'infanterie. La situation de la ville, et même celle de tout le pays est vraiment déplorable.

Extrait de *L'Abeille* de la Nouvelle-Orléans du 7 août.

C'est avec peine que nous annonçons que la fièvre jaune s'est déclarée dans cette ville. Bien que jusqu'à présent il n'y ait eu que deux ou trois personnes qui en ont été atteintes, nous croyons devoir donner cet avis salutaire à ceux qui ne sont point acclimatés.

La goëlette *General Gede* arrivée dans ce port, venant de Vera-Cruz nous a apporté des journaux de cette ville jusqu'à la date du 26 du mois dernier, et de Mexico du 17. Les partisans de Guerrero continuent toujours leurs escarmouches ; leurs forces, à ce qu'il paraît, se sont augmentées à tel point qu'ils ne pardonnent plus à leurs adversaires quand ils tombent entre leurs mains. Nous voyons par nos journaux que le colonel Victoria, frère de l'ex-président, a été condamné à mort par un conseil de guerre. On dit aussi que, de son côté, le colonel Alvarez a fait fusiller le nommé N. Velasco, officier dans le deuxième régiment de cavalerie, et un dragon du même corps.

La gravité des négociations que le gouvernement mexicain suit en Europe, l'a décidé à nommer pour les suivre M. Sébastien Camacho, gouverneur actuel de Vera-Cruz : le *Censor* nous apprend qu'il est nommé ministre plénipotentiaire près de S. M. B. ; et cette nomination a été approuvée par le conseil d'état.

L'ex-sénateur ZERECERO et sa famille sont arrivés par le *General Gede*.

Dividende extraordinaire. — La compagnie d'assurance de l'état de la Louisiane établie à la Nouvelle-Orléans vient de répartir le 7 juillet à ses actionnaires \$125, par action de \$100, pour les bénéfices des six derniers mois. La somme des profits déclarés en janvier dernier pour les six mois précédents a été de 50 pour cent, et le dividende déclaré en juillet 1829 aussi pour six mois, de 50 pour cent. Ainsi les actionnaires ont gagné dans un intervalle de 18 mois 225 pour cent, sur lesquels 125 ont été distribués, et les 100 autres ajoutés au capital primitif de la compagnie.

La frégate de S. M. B. *Pallas*, capt. Fitz-Clarence, est arrivée d'Angleterre à Halifax le 16 août après une traversée de 32 jours. Le capitaine Fitz-Clarence est fils du roi d'Angleterre. Le colonel Fox, du 34<sup>e</sup> régiment, gendre du roi, et madame Fox retourneront en Europe à bord de la frégate.

Le conseil des chefs de la nation des Creeks s'est réuni la semaine dernière sur leur terrain d'assemblée à quinze milles de Columbus (Géorgie), pour délibérer sur la proposition du gouvernement des États-Unis au sujet de l'émigration des Indiens à l'ouest du Mississippi. Après avoir entendu le discours du Président des États-Unis par l'organe de l'agent du gouvernement, les chefs ont passé plusieurs jours en conseil secret ; ils ont déclaré ensuite à l'agent, que leur nation n'avait point de terres à vendre aux États-Unis. Ils ont rejeté aussi l'offre qui leur a été faite de l'annuité accordée par le gouvernement, ajoutant, qu'ils n'avaient nul besoin de l'argent du Président, et qu'ils ne l'accepteraient sous aucun rapport.

La session a été terminée par l'expression solennelle de la résolution qu'ils ont prise de se maintenir dans leur situation actuelle, jusqu'à ce qu'on ait recouru à la force pour les chasser de leur pays. (Columbus Inquirer, 18 août.)



## SCIENCES NATURELLES.

DE LA FACULTÉ DE VOIR DANS L'EAU, DANS LES TÉNÉBRES, ET A DE GRANDES DISTANCES.

Si l'homme n'avait point appelé les arts au secours de ses yeux, il ne serait pas, à beaucoup près, aussi bien partagé que certains animaux, quant au sens de la vue. Plusieurs espèces ont été pourvues par la nature, en raison de leurs besoins, d'organes propres à leur faire découvrir leurs aliments ou leurs ennemis, dans des circonstances où il nous serait impossible de rien apercevoir. Parcourons successivement quelques-unes de ces circonstances, et les phénomènes qu'elles manifestent dans ces espèces d'animaux.

**Vision dans l'eau.** Les yeux conformés pour voir dans l'eau ne perdent pas cette faculté lorsqu'ils sont plongés dans l'air ; l'homme même n'est point une exception. Mais, lorsque l'animal a besoin d'observer, à la fois, ce qui se passe autour de lui, dans l'un et l'autre milieu, il faut à ses yeux une disposition particulière, et la nature y a pourvu. Ainsi, par exemple, le *gyrin* (*gyrinus natator*), insecte que l'on voit nager à la surface de l'eau, est muni de deux paires d'yeux, une de chaque côté de la tête : dans chaque paire, un œil est au-dessus de la tête, et par conséquent, dans l'air ; l'autre est en dessous, et plongé dans l'eau. La conformation de l'œil du *cobite anabale* est encore plus singulière : ce poisson a réellement deux yeux dans un seul, deux courbures différentes de la cornée, dont une moitié est destinée à recevoir la lumière qui vient de l'air, et l'autre à voir les objets plongés dans l'eau.

On a cru que les animaux aquatiques voient moins bien dans l'air que les animaux terrestres ne peuvent voir dans l'eau ; on observe, cependant, que certains insectes aquatiques abandonnent quelquefois les eaux natales, et font d'assez longs trajets dans l'air pour aller chercher d'autres étangs, des flaques d'eau, des ruisseaux où ils vont se plonger. Mais la portée de la vue change en passant d'un élément à l'autre : tel est myope dans l'air qui cessera de l'être dans l'eau. On a observé que les amphibiens, tels que les phoques, voient, en général, assez mal dans les deux milieux qu'ils fréquentent alternativement, et à peu près aussi long-temps. Rosenthal, dans un mémoire qu'il a publié sur les organes des sens, dans les phoques, rapporte les expériences qu'il a faites sur des individus de l'espèce que Faber nomme *grampus*. « Leur vue était extrêmement courte, dit-il ; ils ne pouvaient point distinguer des poissons qu'on leur jetait de tout autre objet à peu près de même grosseur, tel qu'une pierre, un morceau de bois. Il fallait que l'odorat vint aider le sens de la vue ; sans l'intervention d'un second sens, ils ne seraient point en état de chercher et de reconnaître leurs aliments. » Scoresby nous apprend que les baleines voient très-bien dans l'eau et de très-loin, et que, dans l'air, elles n'aperçoivent plus que les objets très-rapprochés. Faber, dans son intéressante description des habitudes des oiseaux qui fréquentent les hautes latitudes, dit que les plongeurs ne voient pas aussi bien dans l'air que les grèbes ; mais que, par compensation, leur vue est excellente dans l'eau, ce qui convient très-bien à ces oiseaux qui ne peuvent trouver leur subsistance que dans la mer.

Faber a proposé cette question : comment les animaux plongeurs préservent-ils leurs yeux de l'action de l'eau ? Un observateur allemand (Treviranus) s'est occupé de ces recherches, et croit avoir résolu la question : il dit que ces animaux abaissent la membrane clignotante, lorsqu'ils sont dans l'eau. Mais cette membrane serait un obstacle au passage de la lumière, et affaiblirait encore l'image des objets mal éclairés qui peuplent les eaux. La question de Faber ne peut donc être regardée comme résolue.

**Vision dans l'obscurité.** Les corps peuvent-ils être visibles, si aucune lumière ne les éclaire ? et la lumière qui suffirait pour les rendre visibles, peut-elle émaner de l'œil du spectateur ? Ces questions ont été traitées avec plus de succès que celle qui précède. Quant à la première, il était peut-être inutile de s'en occuper, puisque la vision n'est autre chose que la perception des objets, au moyen de la lumière qui les éclaire. La seconde question a donné lieu à quelques discussions qui ne sont point sans intérêt. On connaît la phosphorescence des yeux de plusieurs animaux de diverses classes parmi lesquelles on compte des carnivores, des pachydermes, des oiseaux, des reptiles, des poissons. D'autres sont privés de cette faculté, et l'homme est de ce nombre, ainsi que les singes, les loirs de Linné (*gliris*), les chauves-souris, et, en général, les cheiroptères, les herissons, les taupes, tous les oiseaux, excepté les hiboux, les poissons osseux. Cependant les loirs, les chauves-souris, les herissons et les taupes sont des animaux qui vont butiner la nuit, beaucoup plus que le jour, et ne paraissent nullement avoir besoin de lumière pour se diriger dans leurs perquisitions. Il est vrai que l'ensemble des observations que l'on a faites sur leurs habitudes met presque dans la nécessité d'admettre qu'ils possèdent une faculté, un sens particulier qui supplée à la vue, lorsque ses fonctions ont cessé, et qui peut aussi faire connaître les formes et la situation des objets éloignés. Nous devons citer ici les curieuses et instructives, mais cruelles expériences de Spalanzani sur des chauves-souris auxquelles il avait crevé les yeux, et qui voltigeaient, se nourrissaient, vivaient, comme si elles n'eussent rien perdu. Quelques espèces de ce genre peuvent même passer pour aveugles, car leurs très-petits yeux paraissent entièrement couverts d'une peau qui interdit le passage à la lumière.

Il n'est pas certain que tous les animaux dont les yeux brillent dans les ténèbres puissent tirer parti de ce foyer de lumière et s'en servir, comme de lanterne, pour aller à la découverte de leur proie. Si l'on se permettait de recourir aux causes finales, moyen d'explication, qui pèche à la fois contre les convenances et contre la logique, on dirait que cet éclat délateur est la sauve-garde du faible qu'il avertit de l'approche de son redoutable ennemi, lorsqu'il est encore temps de l'éviter ; mais ce qui est incontestable, c'est que la lumière la plus intense qui puisse émaner des yeux ou de quelque autre partie d'un corps vivant ne suffit nullement pour faire distinguer les objets dans l'obscurité, à une certaine distance. Un calcul, dont l'exactitude est susceptible d'être contestée, a fait con-

clure que la lumière de la lune peut être la trois cent millième partie de celle du soleil, et elle est déjà bien pâle ; que serait donc celle qui équivaldrait tout au plus à la cent millionième partie de l'éclat des yeux d'un chat, ou même de l'un de ces brillants insectes de la Guiane que l'on a nommés *fulgares*, *porte-lanternes* ?

C'est à une exquise sensibilité de la rétine que l'on attribue, avec le plus de vraisemblance, la faculté de voir dans les ténèbres, ou, plus exactement, dans une lumière extrêmement faible. Les animaux qui possèdent cette faculté au plus haut degré ne supportent point l'éclat du jour. Tels sont les hiboux, parmi les oiseaux, et dans la race humaine, selon quelques observateurs, les albinos.

**Vision des objets très-éloignés.** Dans l'appréciation de la portée de la vue, il faut distinguer la distance à laquelle les objets apparaissent sans être reconnaissables, et celle où la vision est distincte. C'est de celle-ci que l'on peut déduire des mesures exactes et des résultats comparables. Les observations que l'on va rapporter n'ont été faites que sur des animaux terrestres ; on ne sait pas encore comment il serait possible de les étendre aux habitants des mers.

En général, lorsque les instruments d'optique ont la même structure et ne diffèrent que par les dimensions, les plus grands sont ceux qui ont la portée la plus étendue. Ainsi, parmi les quadrupèdes, les plus grosses espèces sont en même temps celles qui voient de plus loin, si leurs yeux sont proportionnés à leur taille. Cette règle n'est pourtant pas d'une application toujours sûre et rigoureuse ; elle comporte de nombreuses exceptions. L'une des plus remarquables est en faveur des oiseaux dont la sphère de vision distincte est d'un plus grand rayon que celle des quadrupèdes, quoique ceux-ci l'emportent par la faculté de voir de très-loin, comme on peut s'en assurer sur les plus grosses espèces. Le grand duc, l'autruche, l'aigle royal distinguent de très-loin d'assez petits objets que le bœuf et l'éléphant ne pourraient pas apercevoir. Du haut des airs, le milan voit une souris à terre, fond sur cette chétive proie, et ne la manque jamais. Et même parmi les quadrupèdes, il y a plusieurs espèces, dont la vue très-longue et très-distincte est un terme de comparaison : chacun sait placer à propos l'expression des *yeux de lynx*. Quoique les yeux du chamois ne jouissent pas d'une aussi grande réputation, elle est peut-être encore mieux méritée : les chasseurs ne l'ignorent point.

L'opinion vulgaire n'est pas d'accord avec ce qui vient d'être dit, parce qu'elle ne tient pas compte de la différence entre les deux sortes de portée de la vue. Elle accorde aux oiseaux de proie des yeux doués d'une force de vision que ni l'homme ni aucune espèce de quadrupèdes ne peuvent égaler ; mais elle n'est point fondée sur des observations faites avec soin, sur des mesures au moins approximatives. Le savant procède tout autrement à l'examen des faits : il ne compare point directement la vision des oiseaux de proie, dirigée de haut en bas, à celle des quadrupèdes dont la direction est horizontale, ou de bas en haut ; il a constaté que, dans ces positions diverses, ni la lumière, ni l'œil du spectateur ne sont affectés de la même manière. On cite, il est vrai, des faits merveilleux de la force de vision des oiseaux de proie de terre et de mer ; ces derniers surpassent peut-être les premiers, non-seulement par cette faculté, mais par la rapidité du vol, l'impétuosité de l'attaque. L'apparition d'un objet flottant sur la mer fait arriver presque sur-le-champ, de tous les points de l'horizon, des pèlerins que leur éloignement dérobait aux yeux de l'observateur. Malheureusement, toutes ces observations pèchent de la même manière, et n'obtiennent que peu de confiance, parce qu'aucune évaluation de distances ne les accompagne. Il n'en est pas ainsi des recherches du capitaine Ross, sur la portée de la vue humaine. Pendant son séjour dans la baie de Baffin, il a constaté que l'on peut découvrir, en mer, des objets de grandeur médiocre, à la distance de 150 milles (plus de 50 lieues de postes). Rien ne prouve qu'aucun oiseau puisse voir d'aussi loin.

Ce qui dédommage les oiseaux de la faculté de voir des objets trop éloignés pour qu'ils puissent en profiter, c'est la finesse de leur coup-d'œil, l'admirable discernement des formes, des couleurs, de toutes les apparences, dans les plus petites dimensions, sans avoir besoin d'en approcher de très-près. C'est ainsi que la grive aperçoit de la branche où elle est posée, sur une autre branche à quelques mètres de ses yeux, des insectes que nous ne découvrons qu'avec le secours d'une loupe. La mésange à longue queue n'est pas moins habile à cette chasse d'insectes invisibles à l'œil nu. Le rouge-gorge, cet oiseau d'une familiarité si aimable dans les bois, et qui mériterait si bien qu'on l'épargnât, assiste volontiers à votre repas solitaire, à l'ombre des arbrisseaux, sur lesquels vous le voyez voltiger. Dès que vous aurez quitté la place, l'oiseau s'empressera de l'occuper, et les plus petites miettes de votre pain ne lui échapperont pas : il les a suivies de l'œil, à la distance de plus de dix-huit pieds. Terminons cette énumération par la caille dont la vue perçante découvre à la même distance les graines de pavot dont elle est très-avide.

## HISTOIRE.

## BATAILLE D'ËNA.

Depuis 1798 jusqu'à 1804, la Prusse, protégée par le bien-fait de la neutralité, riche et heureuse en quelque sorte des souffrances du reste de l'Allemagne, était, dans l'Europe livrée aux guerres les plus sanglantes, comme une oasis au milieu des déserts. Berlin était un asile où s'était réfugiée la paix avec les plaisirs qui la suivent. Nulle autre cour n'offrait autant d'éclat et surtout autant de bonheur. Jeune, belle, jalouse de plaire, et douée de ce degré de coquetterie qui convient à une reine, la femme du roi, car c'est ainsi qu'il la nommait, répandait autour d'elle le charme qui accompagne la vertu, la bonté et les grâces sur le trône. On n'était occupé qu'à imaginer des amusements nouveaux, à préparer des bals, des quadrilles, des scènes dramatiques, dans lesquels les jeux et les jouissances de l'esprit se mêlaient au luxe des costumes, à la variété des danses et à tous les divertissements qu'admet une cour élégante et polie. Au milieu des étrangers

de tous pays qui concouraient à ces fêtes, on distinguait les jeunes gens attachés à la légation française, comme y prenant la part la plus active et y portant le tribut accueilli alors avec le plus de faveur. Ce riant aspect de la cour de Prusse se rembrunit beaucoup en 1804.

On commençait à se lasser des beaux faits d'armes des armées françaises dont on avait d'abord été ébloui. On avait tant admiré le général Bonaparte et le premier consul que l'admiration était devenue un fardeau importun. Sa gloire semblait un larcin fait à la gloire de Frédéric II ; et que devenait le monarque actuel de la Prusse auprès de l'Empereur des Français ? Le fond de ces pensées était noble ; le principe en était digne d'éloges ; c'était un orgueil de nationalité ; mais de la jalousie à la haine la distance est courte, et la haine elle-même, une fois qu'elle a paru au dehors, arrive rapidement à son dernier degré. L'influence française se soutenait encore auprès du ministère ; elle était évanouie à la cour.

En 1805, le voyage de l'empereur Alexandre vint échauffer les têtes, et le traité du 3 novembre fut conclu à Potsdam. J'ai raconté ailleurs le reste. On a déclaré la guerre à la France sans la faire ; on a contracté une alliance avec elle sans la ratifier ; on en a subi une seconde qu'on a ratifiée sans la vouloir sincèrement ; mais, sans égard pour les actes du cabinet, l'esprit de la cour n'a pas cessé d'être ouvertement prononcé contre la France, et ce sont ses indiscretions, poussées au-delà de toute mesure, qui, plus qu'aucun autre indice, avertissant Napoléon qu'il n'y a pour lui rien à espérer de la Prusse, l'ont conduit à conclure qu'il était tenu à peu de ménagements avec elle.

Dans un séjour que la reine vient de faire aux bains de Pyrmont, une sorte de congrès féminin a déclaré la guerre à la France, sans attendre la délibération trop lente des cabinets. Autour de la reine étaient réunies la duchesse héréditaire de Weimar, sœur de l'empereur Alexandre, la princesse de Cobourg épouse du grand duc Constantin, et la princesse électo-rale de Hesse. Là, on ne parlait que d'abaisser l'orgueil de Napoléon, d'humilier ce prince nouveau qui prétendait éclipser toutes les illustrations anciennes et contemporaines. Il semblait qu'une campagne devait suffire à ce facile ouvrage. Ce serait une partie de plaisir pour les dames, un tournoi où elles n'auraient qu'à distribuer des couronnes aux vainqueurs. Qui pourrait dire que ce gynécée politique n'ait pas eu une influence décisive sur les résolutions adoptées, dans le mois d'août, par les cabinets de Prusse et de Russie ?

Les indiscretions anti-françaises de la reine à Pyrmont avaient été tellement publiques que le bruit en était devenu général en Allemagne et qu'elles n'avaient pu, à plus forte raison, être ignorées à Berlin. Le cabinet sentit le danger de ces imprudences et il fit adresser quelques observations à la reine sur leur inconvenance. La leçon ne fut point perdue. Cette princesse écrivit même au roi une lettre pleine de soumission et d'excuses, promettant « de ne plus accueillir de suggestions contraires au système de son gouvernement ; » mais, de retour à Berlin, elle trouva autour du trône, des dispositions tellement conformes aux siennes qu'elle n'eut plus besoin de se contraindre. Sa présence augmenta encore l'effervescence dans les cercles du grand monde ; les hostilités des salons précédèrent celles des camps, et les conversations de femmes ne furent plus que les hymnes de la guerre. Cette belle reine, autrefois divinité modeste qui présidait aux jeux de la paix, n'aspire plus qu'au rôle brillant des héroïnes de la chevalerie. Une vaine soif de célébrité lui présente au moins, comme facile à saisir, celui d'une autre Marie-Thérèse. Toujours avide de parure, mais donnant désormais à sa toilette l'empreinte sérieuse de ses pensées, elle se décore, Bellone nouvelle, des couleurs du régiment qui porte son nom ; elle aime à se montrer aux troupes et à irriter leur ardeur pour des combats qui, à ses yeux, ne doivent être que des victoires. Comment la jeunesse militaire résisterait-elle à de semblables excitations ? C'est sur tout dans les corps privilégiés, parmi les officiers des régiments des gendarmes et des gardes du corps, qu'éclate un enthousiasme qui va jusqu'à la fureur. Séides de patriotisme et d'orgueil national, tous voudraient s'attaquer à Napoléon en personne, tous voudraient lui porter le premier coup, et un certain nombre d'entre eux s'engagent, par un serment solennel, à marcher droit à lui, pour délivrer l'Europe d'un maître qui l'opprime ; la Prusse, d'un rival d'illustration militaire qui ne la laisse qu'au second rang.

Un jeune prince, honneur de la maison de Prusse, déjà distingué par les traits d'un brillant courage dans la campagne de 1793, où il avait reçu une honorable blessure, impatient de la paix, jaloux des lauriers cueillis par les armées françaises, le prince Louis Ferdinand, cousin germain du roi, joignait son influence à celle de la reine et faisait descendre, jusque dans les derniers rangs de l'armée qui le chérissait, la soif de gloire dont il était lui-même tourmenté. A la fleur de l'âge, à cette époque de la vie où la force de l'homme est unie à l'éclat de la jeunesse, comblé de tous les dons physiques qui charment les yeux et les âmes, de toutes les qualités morales qui inspirent l'affection et la confiance, de toutes les facultés intellectuelles qui promettent un héros, ayant des défauts sans doute, des vices même, mais ayant de ces défauts qui sont à l'écart d'une vertu, de ces vices qu'on pardonne parce qu'ils ne doivent pas être durables ; habile dans tous les exercices du corps, échanger adacieux, maniant avec adresse toutes les armes, sabre, épée et pistolet, avide d'instruction, ami des arts et les cultivant avec succès, destiné enfin par la nature à tout ce qui est beau, à tout ce qui est grand, le prince Louis brûlait du désir de montrer aux Français qu'il était digne de les combattre.

Ces élans immodérés de la jeunesse trouvaient un renfort jusque dans la vieillesse vaniteuse de quelques-uns des plus anciens chefs de l'armée. Le duc de Brunswick qui, au commencement de cette année, avait rempli une mission particulière auprès de l'empereur Alexandre, en était revenu avec les dispositions les plus belliqueuses, soit qu'il les eût portées avec lui en Russie, soit qu'il les eût puisées à Pétersbourg. Il avait, à son retour, fortifié le parti d'une prompte rupture avec

\* Mois de juin et juillet.  
Le prince de Wittgenstein, ministre de Prusse à Cassel, qui s'était rendu à Pyrmont pendant le séjour de la reine, fut chargé de cette mission.



la France, se flattant d'effacer, par une campagne heureuse, la honte de celle de 1793.

Les passions de la cour avaient envahi la capitale. Dans toutes les réunions publiques, dans les spectacles, on saisisait, on préparait des allusions tendant à persuader au roi que le vœu de la guerre était le vœu général. Les journaux jouissaient alors à Berlin d'une certaine liberté et surtout du genre de liberté qui flattait l'esprit dominant. Trompette quotidienne de la guerre, Kotzebue semblait le saint Bernard de cette nouvelle croisade. C'était lui qui appelait la Prusse à jouer le rôle du destin avec la France, et à prononcer son redoutable veto contre Napoléon. Les chants des Tyrthées du Brandebourg ne prédisaient que des triomphes faciles, des victoires presque sans combat. Chaque théâtre de guerre serait un nouveau Rosbach pour les Français. L'exagération était portée au point d'inspirer, à quiconque n'est pas en démence, un sentiment de dégoût et de peine. Le prince Louis qui, tout en voulant se battre, avait trop de lumières pour ne pas apprécier les hasards d'une guerre contre les Français conduits par Napoléon, était lui-même révolté de ce débordement de forfanterie. Il appliquait à ces bardes présomptueux des vers de Gleim, indiquant qu'il n'aurait pas une grande confiance dans le succès, s'il n'avait que de tels soldats à conduire à l'ennemi. La Prusse était alors véritablement divisée en deux nations distinctes, l'une, formée d'une bonne population allemande, laborieuse, paisible, étrangère aux jalousies de pur amour-propre, aux tumultes de théâtres et aux cavalcades des Amazones de Berlin; l'autre composée de la noblesse de cour et des classes de la bourgeoisie qui s'attachent à elle. Cette dernière, au lieu d'être une nation véritable, n'en était qu'une surface. L'œil des rois saisit malaisément ces différences. Ce fut à ce qu'il crut être la volonté unanime de son peuple que céda le monarque prussien. Il ne s'y rendit qu'avec regret et après une longue résistance, convaincu avec raison qu'au sort de son armée était attaché le sort de sa monarchie.

Les deux armées sont en présence; bientôt elles vont être aux prises l'une avec l'autre, mais quelle différence dans les conseils qui les ont respectivement amenées sur le terrain où elles vont combattre! D'un côté, adoption successive de plusieurs plans dont la variation semble avoir eu pour objet d'arriver au pire de tous; de l'autre, fixité d'idées ou promptitude dans les modifications qui semblent deviner le secret de l'ennemi.

D'après le premier plan adopté à Berlin, l'armée prussienne devait déboucher par la droite sur Francfort; par son centre sur Würzburg; par sa gauche sur Bamberg. Dans ce système, l'aile gauche, commandée par le prince de Hohenlohe et à laquelle se réunirent les dix-huit mille hommes fournis par l'électeur de Saxe, se serait portée par la route de Freyberg, Wickau et Hof aux sources de la Saale, de l'Eger et du Meyn. Le roi, avec le centre, eût marché sur Vacha et Fuld. Le général Ruchel, avec l'aile droite, eût couvert les deux autres armées.

Ce projet d'une offensive hardie allait peut-être jusqu'à la témérité, mais exécuté avec célérité et vigueur, en surprenant Napoléon autant qu'il était possible de le surprendre, il aurait pu amener des chances qui, plus ou moins heureuses, n'auraient pas été sans gloire et sans quelques succès partiels.

On a prétendu qu'une fausse opinion avait abusé le duc de Brunswick; que, trompé par les documents du ministère, surtout par la correspondance du marquis de Lucchesini, il s'était persuadé que Napoléon, dans la crainte de paraître l'agresseur, se tiendrait sur la défensive en Franconie. Pour se disculper d'avoir été cause de cette méprise, le marquis de Lucchesini a répondu que sa cour avait eu connaissance du langage que l'Empereur lui avait tenu le 7 septembre; que lui-même, à son retour de France, il en avait, le 22 du même mois, instruit le duc de Brunswick, et qu'ainsi l'erreur du duc n'était que le résultat particulier de la disposition de son esprit. Quoiqu'il en soit des circonstances qui influèrent sur la temporisation du commandant en chef de l'armée prussienne, au moment où il commençait l'exécution du premier plan, il reconnut qu'elle n'était plus praticable en raison des mouvements qu'avait déjà faits l'armée française. On en adopta un dans les derniers jours de septembre.

Moins étendu, quoique toujours offensif, comme le premier, il tendait encore à porter la guerre sur le Meyn et à couper la ligne qui servait de base aux opérations de l'armée française, mais en resserrant beaucoup le terrain sur lequel on devait agir. Le centre, commandé par le roi, et les deux armées de Hohenlohe et de Ruchel, réunies en une masse redoutable, devaient passer la forêt de Thuringe pour pénétrer vers le Meyn, ayant seulement pour les couvrir deux petits corps d'observations, à l'aile droite celui de Blücher, du côté de la Hesse; à l'aile gauche celui de Tauenzien, dans le pays de Bayreuth.

Ce plan, plus défectueux encore que le premier, avait le grave inconvénient de laisser libres les routes de Dresde, de Leipzig et de Naumbourg, ce qui pouvait livrer à l'ennemi les principaux magasins de l'armée. On abandonnait d'ailleurs de belles positions pour aller chercher des embarras et des périls dans la forêt de la Thuringe. L'armée se mit en marche vers cette forêt, toujours d'après la présomption que l'armée française ne songerait qu'à s'assurer en Franconie une position inexpugnable, présomption fortifiée par la direction donnée aux troupes venant de France, qui étaient acheminées de Francfort sur Aschaffenburg et Würzburg. Le 5 et 6 octobre, nouveaux Conseils tenus par le commandant en chef, délibérations sans résultat, mais plus grande incertitude dans les mouvements. C'est par suite de cette mobilité dans les Conseils que le corps de Blücher, faisant partie de l'aile droite, après avoir traversé Cassel, le 5 octobre, pour suivre la route de Francfort, rétrograda le 6 par la même ville et marcha sur Eisenach.

La prévention du duc de Brunswick ne se dissipait pas. Le 9, il ordonnait au duc de Weimar, qui commandait un corps de cavalerie légère, de passer la forêt de Thuringe et de commencer les hostilités le jour suivant. Ce jour-là seulement, le 10, le projet de Napoléon se dévoila aux yeux du général prussien. Alors il fallut renoncer au plan d'offensive par la forêt et

faire de nouvelles dispositions. L'ordre fut donné pour la réunion de l'armée principale à Erfurt, de celle de Ruchel à Gotha, de celle du prince de Hohenlohe auprès de Hochdorf. La réserve, commandée par le prince Eugène de Wirtemberg, devait rester près de Hall. Cette exposition des marches et contre-marches du duc de Brunswick, qui ont absorbé un temps dont il eût été possible de faire un meilleur usage, était nécessaire pour expliquer le choix du champ de bataille où vont se mesurer les deux armées.

Le temps ainsi consumé par les Prussiens n'avait pas été perdu pour leur vigilant adversaire. Napoléon, arrivé à Bamberg le 6, avait presque toute son armée sous sa main. Le 8, il quitta Bamberg à trois heures du matin et se rendit à Cronach.

L'aile droite, composée de Soult, de Ney et d'une division bavaroise, marchait sur Hof.

Le centre, que formaient les corps de Davoust et du prince de Ponte-Corvo, la réserve de cavalerie commandée par Murat et la garde impériale, se dirigeait par Saalbourg, sur Schleitz et Gera.

La gauche, composée des corps du maréchal Lannes et de celui d'Augereau, s'avancait par Cobourg et Grafenthal sur Saalfeld.

Le 9, Soult entra à Hof, où il prit de nombreux magasins que l'ennemi n'avait pas eu le temps de sauver.

Murat, arrivé le 8 sur les bords de la Saale, vis-à-vis Saalbourg, avait déposé l'ennemi de la droite de cette rivière.

Le prince de Ponte-Corvo attaqua, le 9, la petite ville de Schleitz, qu'occupait le général Tauenzien avec six mille Prussiens et trois mille Saxons, mais d'où il se hâta de faire sa retraite sur Auma. La ville et le pont furent emportés. Le général Tauenzien, après une belle résistance, laissa en arrière plusieurs pièces de canon, quelques centaines de prisonniers et quatre ou cinq cents morts. La brigade de cavalerie du général La Salle, poursuivant sur la route de Gera, cette division battue, s'empara d'un convoi de cinq cents caissons et voitures dans lequel se trouvait un équipage de pont.

La marche de l'aile gauche n'était pas moins heureuse. Le maréchal Lannes rencontra, le 10, près Saalfeld, l'avant-garde de l'armée saxo-prussienne de Hohenlohe, avant-garde commandée par le prince Louis Ferdinand de Prusse. Le prince Louis, ignorant encore que Tauenzien avait été la veille chassé de la position de Schleitz, crut devoir défendre Saalfeld où se trouvaient des magasins considérables. Une vive canonnade qui s'était engagée de part et d'autre dura près de deux heures; mais la première brigade de la division Suchet ayant marché contre l'infanterie prussienne y jeta le désordre, en poussa une partie dans un marais et força le reste à se disperser dans un bois. Les escadrons saxons et prussiens, à la tête desquels combattait le prince Louis, avaient été dans le même moment culbutés par les hussards français.

Pressé lui-même par un maréchal-des-logis (Guindé) qui lui criait : « Rendez-vous, colonel, ou vous êtes mort. » le prince ne lui répondit que par un coup de sabre. Le brave hussard, forcé de se défendre, dirigea contre le prince un coup plus sûr et le fit tomber mort à ses pieds. Ainsi périt, première victime de la guerre, l'un de ses premiers provocateurs. L'ardeur du jeune homme l'avait voulu; la raison de l'homme éclairé en avait trop tard aperçu les suites. Il l'avait voulu active, vigoureuse, agressive dès le premier jour; depuis qu'il l'avait vue incertaine et versatile dans ses plans, il avait été effrayé de l'avenir. Il savait bien que son devoir n'était pas de chercher, dans un combat d'avant-garde, la seule réputation d'un bon soldat, mais la main de la fatalité pesait déjà sur sa tête et il aimait mieux mourir en combattant que de voir, comme prisonnier, des malheurs auxquels il se serait reproché d'avoir eu une trop grande part. Le maréchal Lannes fit rendre à l'illustre guerrier, avec toute la pompe militaire, les honneurs funèbres dus à son rang et à sa vaillance. Son corps fut déposé dans les tombeaux des princes de Cobourg à Saalfeld. Le major-général de l'armée française écrivit, le 12 octobre, au chef de l'état-major de l'armée prussienne que l'Empereur l'avait autorisé à le lui faire rendre, si le roi désirait le faire enterrer dans le caveau de ses ancêtres. Les Prussiens avaient perdu dans cette affaire mille à douze cents prisonniers, sept à huit cents tués et trente-trois pièces de canon; mais c'est surtout sous le rapport moral que fut sensible la perte de cette journée. Le sort du prince Louis annonçait assez aux plus audacieux tout ce qu'offrait de périls cette guerre appelée avec une si folle confiance. Le découragement fut extrême. On est bien près d'être vaincu quand on désespère de la victoire. C'est dans cette circonstance que, sans les inexplicables lenteurs du prince de Hohenlohe, le roi aurait reçu la lettre de Napoléon que nous avons précédemment rapportée. Pourquoi, nous le répétons ici, n'aurait-il pas accepté la voie de salut qui lui était offerte? Ces derniers événements obligèrent encore l'armée prussienne à changer de nouveau ses dispositions. Le prince de Hohenlohe qui, sans être plus heureux que le duc de Brunswick dans les combats, avait plus d'une fois ouvert des avis meilleurs qu'on n'avait pas suivis, proposa de réunir toute l'armée sur l'Elbe, soit pour combattre, soit pour se porter en masse sur l'Elbe. Tel fut point l'avis du commandant en chef. Celui-ci ordonna que l'armée du roi se concentrerait près de Weimar, et celle du prince de Hohenlohe, près d'Iéna.

Tandis que ce mouvement de concentration s'opérait du côté des Prussiens l'armée française occupait les divers points assignés à chacun de ses corps par l'Empereur. Le prince de Ponte-Corvo s'était porté sur Zeitz, le grand-duc de Berg jusqu'à Pégau, d'où il envoya le général La Salle aux portes de Leipzig; le maréchal Davoust marchait sur Naumbourg; le quartier-général de l'Empereur était à Gera; autour de lui étaient les corps du maréchal Soult et du maréchal Ney; Lannes arrivait à Roda et à Iéna; Augereau à Kahla et à Orlamünde. En arrière de Schleitz se trouvait Jérôme Bonaparte avec un corps composé de Bavares et autres troupes de la confédération du Rhin. Par ces marches respectives, l'armée prussienne était complètement tournée; les Prussiens avaient le dos au Rhin; les Français, le dos à l'Elbe.

L'armée prussienne occupait une étendue d'à peu près six lieues de terrain; l'armée française au contraire, ou du moins la masse de l'armée française destinée à combattre à Iéna, était resserrée dans un espace beaucoup plus étroit. L'extension de développement des Prussiens fut cause qu'au lieu d'une bataille il s'en livra deux, à la même heure, mais sur des points différents. A Iéna, l'Empereur aura devant lui l'armée saxo-prussienne du prince de Hohenlohe, que devait soutenir l'armée du général Ruchel, toutes deux sous le commandement, plutôt nominal que réel, du feld-maréchal Mollendorf. Du côté de Naumbourg et d'Auerstedt, le maréchal Davoust combattait l'armée où se trouvent le roi et le duc de Brunswick. L'ensemble des armées prussiennes, formé de deux cent vingt-quatre bataillons et de cent quatre-vingt-dix-huit escadrons, présentait un effectif de plus de cent mille hommes et de vingt mille chevaux. Napoléon, qui en réalité dispose de forces beaucoup plus nombreuses, n'en avait pas en ligne d'aussi considérables.

Le prince de Hohenlohe, dont le quartier-général était à Capellendorf, prévoyant avec raison que l'armée française tenterait de forcer le passage de la chaussée de Weimar, avait pris une position devant laquelle s'étendait une plaine favorable aux manœuvres de son infanterie et de sa cavalerie, se proposant d'écraser les corps français à mesure qu'ils tentaient de déboucher dans cette plaine. On ne pouvait effectivement y arriver que par le plateau d'Iéna; le Landgrafenberg, plateau de peu d'étendue, suffisant à peine au déploiement de quatre bataillons. Ce plateau paraissait avoir été négligé et il l'avait été avec intention, calcul qui eût pu être justifié avec tout autre ennemi, mais qui ne le fut pas avec un homme accoutumé des long-temps à vaincre la nature. Le 13 octobre, le Landgrafenberg avait été occupé par une avant-garde du corps du maréchal Lannes. L'Empereur s'y était porté aussitôt; il avait jugé, d'un coup d'œil, ce que le terrain offrait de difficultés, ce qu'il pouvait offrir d'avantages. Dans la nuit les sapeurs et quelques milliers de soldats préparèrent la voie à la victoire du lendemain. Des chemins furent réparés ou élargis, d'autres ouverts; une route fut creusée à travers le roc, et les caissons, l'artillerie passèrent sans effort là où les Prussiens n'avaient vu que des défilés presque impraticables. Ce qu'ils avaient regardé comme un puissant obstacle devint pour Napoléon un moyen de succès. Le corps du maréchal Lannes trouva place tout entier sur le plateau, la division Suchet sur le penchant à droite, la division Sichel sur le penchant à droite, la division Gazan sur le penchant à gauche. Sur le sommet du monticule qui, malgré son peu de largeur, se prolongeait par des parties déclives, s'établissait la garde impériale commandée par le maréchal Lefèvre. Chacun de ces corps avait son artillerie dans les intervalles. Cette position du Landgrafenberg était appuyée à sa gauche par le corps du maréchal Augereau; les maréchaux Soult et Ney avaient ordre de marcher toute la nuit pour venir former la droite de l'ordre de bataille. Le grand-duc de Berg devait aussi arriver sur Iéna avec sa réserve de cavalerie. Deux corps seulement avaient une destination différente, ceux du maréchal Davoust et du prince de Ponte-Corvo.

(A continuer.)

## LITTÉRATURE.

### VOISENON

Est-ce ma faute, à moi, si ces mortels sont les vôtres ?

Financier? — Saura-t-il jamais calculer! — Magistrat? — Fi donc! se perdre dans la noblesse de robe! — Militaire? — Il est trop indépendant, trop querelleur, trop insubordonné. — Alors faisons-le prêtre. — Va pour les ordres!

Tel fut le résultat d'un conseil de famille tenu vers 1720 entre les nobles parents de Voisenon. Mais comme celui-ci n'avait pas été appelé à y prendre part, il crut pouvoir y former opposition. A onze ans, il avait déjà adressé à Voltaire une épître qui lui valut des encouragements, et lui assura dès lors une amitié de soixante années. A vingt ans, un succès de comédie de société l'encouragea à travailler pour le théâtre, et si l'auteur, en donnant son *École du Monde*, eut peu de succès sur la scène, on s'accorde généralement à dire que sa jeunesse et son esprit en obtinrent davantage dans la coulisse.

Quoique tout chemin pût mener alors au séminaire, celui que Voisenon avait pris ne semblait pas devoir l'y faire arriver promptement, lorsqu'une circonstance, qui eût paru de nos jours plus propre à l'en écarter encore, vint hâter au contraire le moment appelé par les vœux des siens. Un duel avec un officier, qu'il avait insulté et qu'il blessa; une indisposition causée par la fatigue des excès, auxquels il s'était livré, frappèrent assez vivement son esprit. C'était, dit-on de ses contemporains, le comte de Lauraguais, une belle occasion pour ses grands parents, pour les vieux amis de sa famille, de le ramener à résipiscence, peut-être même d'en faire un saint homme, et par conséquent un saint évêque de la cour. L'évoilà plaint, soigné, caressé, un peu prêché, et bientôt tellement ennuyé, que, pour en finir, il se confessa aussi publiquement qu'on voulut pour l'édification générale.

Voisenon, auquel cette maladie et ce coup d'épée avaient tenu lieu de vocation pour son nouvel état, possédait, pour s'y pousser, un avantage alors plus grand que la foi, une recommandation plus puissante qu'un zèle pieux: il avait de la naissance. Il ne fit que passer par le séminaire pour arriver à la prêtrise, et fut aussitôt grand-vicaire qu'ordonné. L'évêque de Boulogne, parent de sa famille, se l'attacha en cette qualité, et le chemin du nouveau saint fut si rapide, que quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis qu'il avait brigué à la Comédie Française de profanes applaudissements, lorsqu'il se faisait déjà remarquer dans son diocèse par le style épigrammatique de ses mandemens; ils étaient publiés sous le nom de son évêque, qui avait l'imprudence de ne pas les lire plus que l'évêque de Piron.

La nouveauté de ce ton pastoral fit scandale, mais n'empêcha pas toutefois que le siège, devenu vacant peu après, ne fut offert à l'auteur des piquantes homélies. Comment, répondit-il au cardinal de Meury, comment veut-on que je conduise un diocèse, lorsque j'ai tant de peine à me conduire moi-même. Etonné de ce refus, surpris de tant de conscience, le cardinal récompensa le déintéressement de Voisenon.



non par l'abbaye du Jard, qui, n'exigeant de lui ni service ni résidence, le rendait en quelque sorte à la vie séculière.

C'est de cette époque que date véritablement la célébrité de Voisenon. Accueilli dans toutes les sociétés, il se vit surtout recherché par la marquise du Châtelet. « Elle n'avait rien de caché pour moi, dit Voisenon ; je restais souvent tête à tête avec elle jusqu'à cinq heures du matin, et il n'y avait que l'amitié la plus vraie qui faisait les frais de nos veilles. Elle me disait quelquefois qu'elle était entièrement détachée de Voltaire. Je ne répondais rien, je tirais un des huit volumes de la Correspondance manuscrite de Voltaire avec elle, et je lisais quelques lettres. Je remarquais ses yeux humides de larmes ; je refermais le livre promptement en lui disant : Vous n'êtes pas guérie. La dernière année de sa vie, je fis la même épreuve : elle les critiquait ; je fus convaincu que la cure était faite. Elle me confia que Saint-Lambert avait été son médecin. » On voit par là que Voisenon n'avait pas oublié son métier de confesseur ; mais quelques plaisanteries de Voltaire portaient à croire qu'il ne bornait pas là son rôle.

Voisenon était aussi un des convives les plus assidus des soupers d'une actrice alors célèbre, M<sup>lle</sup> Quinault. C'est de cette réunion, où chacun payait son écot par quelque ouvrage en prose ou en vers, que sortirent les *Étrennes de la Saint-Jean* et le *Recueil de ces Messieurs*. Rousseau acquitta sa dette par le conte de la *Reine fantasque*, et Voisenon, qui n'avait rien écrit depuis ses mandemens, composa en langage des halles les *Bals des Bois* et les *Fêtes roulantes*.

La voluptueuse habitation du duc de La Vallière, à Montreuil, était le plus habituel séjour de l'abbé. Aussi Voltaire l'appela-t-il notre grand aumônier, Monsieur l'évêque de Montreuil.

Vous êtes prêtre de Cythère,  
Consacrez, bénissez, chantez,  
Tous les vœux, toutes les beautés  
De la maison de La Vallière ;  
Mais tapi dans les voluptés,  
Vous ne songez qu'à votre affaire.  
Vous passez les nuits et les jours  
Avec votre grosse bergère ;  
Et les légitimes amours  
Ne sont pas votre ministère.

La passion du duc de La Vallière pour la littérature dramatique, et les sollicitations de M<sup>lle</sup> Quinault, surmontèrent la répugnance qu'éprouvait Voisenon, non par scrupule, mais par paresse, à travailler de nouveau pour la scène. Il fit applaudir successivement les *Mariages assortis*, la *Coquette fiée*, et quelques autres comédies et opéras trop légèrement conçus, trop facilement exécutés pour pouvoir promettre à leur auteur une gloire égale à la célébrité que lui a valu sa vie dissipée. Ce fut vers ce temps que l'abbé, qui était trop faible pour avoir des passions, se sentit du penchant pour une femme à laquelle ses précédentes liaisons avaient donné un grand renom, et dont l'histoire tient du roman.

Le maréchal de Saxe avait engagé dans la troupe de comédiens qui suivait toujours son armée une petite actrice à la voix aigre, au jeu bas et ignoble. M<sup>lle</sup> de Chantilly, c'était son nom, avait, sans le chercher, trouvé le secret de plaire au maréchal. Le héros de France, le vainqueur de Fontenoy, un des plus beaux hommes de son temps, brûlait pour une fille sans attrait, désolée d'être obligée d'être sa maîtresse, parce que la tête lui tournait pour un garçon pâtissier, mal bâti, qui s'était échappé de la boutique de son maître pour faire des chansons et des opéras comiques. Explique qui pourra ces bizarreries humaines.

Le garçon pâtissier enleva au maréchal de Saxe sa maîtresse, et s'enfuit avec elle pendant le siège de Maëstricht. La nuit de leur évasion fut apparemment orageuse, car les ponts de communication entre l'armée du maréchal et le corps de Lowendal, qui était de l'autre côté du fleuve, furent enlevés, et l'on craignit que les ennemis n'en profitassent pour tomber sur ce corps et l'écraser. Un officier attaché au maréchal entre chez lui de grand matin, et le trouve assis sur son lit, échevelé et dans l'agitation de la plus vive douleur ; il entreprend de le consoler. « Le malheur est grand, sans doute, mais il peut se réparer. — Ah ! mon ami, lui répond le maréchal, il n'y a point de remède, je suis perdu. » L'officier continue à ranimer son courage abattu, et à le rassurer sur l'événement de la nuit. « Il n'aura pas peut-être les suites qu'on en redoute. » Le maréchal continue à se désespérer et à se regarder comme un homme sans ressources. Enfin, au bout d'un quart d'heure, il s'aperçoit que tous les discours de son aide-de-camp n'avaient trait qu'aux ponts entrainés. « Eh ! qui vous parle de ces ponts rompus ? C'est un inconvénient que je réparerai en trois heures. Mais la Chantilly, qui me la rendra ? »

La Chantilly, accompagnée de son amant, était venue à Paris débiter à la Comédie Italienne. Elle s'y fit applaudir en 1749 en montrant la marmotte dans un rôle de savoyarde. Le bruit de son succès, la nouvelle de son mariage avec le garçon pâtissier, nommé Favart, n'excitèrent pas médiocrement la jalousie du maréchal. En vain ses amis voulaient le déterminer à l'oublier ; le maréchal connaissant la retraite de son infidèle, sollicita une lettre de cachet pour l'enlever à son mari. Sa réclamation sembla trop juste pour qu'on n'y fit pas droit ; la lettre de cachet lui fut accordée ; le nouvel époux pla d'assez bonne grâce sous le joug de la nécessité, et la petite Chantilly s'acquitta tout à la fois de l'emploi de femme de Favart et de maîtresse de Maurice.

Ce héros étant mort peu après, et presque dans les bras de sa belle, celle-ci songea à lui donner un successeur. Elle ne trouva rien de mieux, pour remplacer un guerrier qu'un abbé, frêle et petit, qui passa sa vie à mourir d'un asthme. Cette liaison fut bientôt publique, et Voisenon s'en défendait de manière à en accréditer encore le bruit.

Du reste, ce commerce ne fut pas stérile ; bon nombre de jolis ouvrages qui firent fureur dans le temps, et qui cependant ne sont pas complètement oubliés aujourd'hui, y prirent naissance. Malgré les dénégations de Voisenon, chacun s'accordait à dire qu'à lui revenait la plus grande partie de la gloire des *Trois Sultanes*, d'*Annette et Lubin* (représentés sous le nom de M<sup>lle</sup> Favart), de *l'Anglais à Bordeaux*, d'*Isabelle et*

*Gertrude, de la Fée Urgèle* et des *Moissonneurs* ; Favart passait pour inventer la fable, Voisenon pour habiller la poupée. En vain celui-ci voulait se défendre de cette double communauté, les éloges de Voltaire venaient la divulguer, en même temps que les épigrammes de Marmontel. On a de ce dernier une chanson sur ce sujet, que nous avons avoir lue, et dont on ne nous pardonnerait pas de citer même le titre.

Voisenon composa encore plusieurs contes libertins qui se distribuaient dans l'ombre ; le *Sultan Misapouf* et *Tant mieux pour elle* furent alors très-recherchés. Ses madrigaux licencieux n'obtenaient pas moins de faveur, et les *Mémoires de Bachaumont* disent, en mentionnant une pièce de l'abbé, adressée à M<sup>me</sup> de Pompadour : « Ces agréables ordures ont plu infiniment à la cour. »

Nous ne savons si ce sont ces titres qui valurent à Voisenon d'être distingué par le prince. Toujours est-il que l'auteur de *Misapouf* fut chargé de travaux historiques pour l'éducation des petits-fils du roi, Louis XVI, Louis XVIII et S. M. Charles X. Ce choix pouvait être, on l'avouera, plus éclairé, et nous ne savons si d'autres eurent à s'en louer que Voisenon, à qui il valut son admission à l'Académie et une pension de six mille livres. Il serait toutefois injuste d'oublier que c'est lui qui a dit : « Henri IV fut un grand roi ; Louis XIV fut le roi d'un beau règne. » Bien que ce mot passe sa portée, s'il en fit le texte d'une leçon pour ses élèves, il ne fut pas tout-à-fait indigne de son haut emploi.

Parmi les ecclésiastiques à la mode, Voisenon comptait plus d'un émule de dissipation ; mais le plus redoutable, peut-être, était Boismont. La consonnance de leurs noms donna lieu à une assez plaisante méprise. Un pauvre créancier de celui-ci, qui ne pouvait du fond de sa province, obtenir paiement, arriva à Paris, et demanda la demeure de l'abbé de Boismont ; c'est chez Voisenon qu'on l'envoie. Il ne le rencontre pas et laisse un billet pour expliquer le but de sa visite. Nous transcrivons la réponse.

« Je suis fâché que vous ne m'ayez pas trouvé, Monsieur ; vous auriez vu la différence qu'il y a entre M. l'abbé de Boismont et moi. Il est jeune, et je suis vieux ; il est fort et robuste, et je suis faible et valétudinaire ; il prêche, et j'ai besoin d'être prêché ; il a une riche et grosse abbaye, et j'en ai une très-mince ; il s'est trouvé de l'Académie sans savoir pourquoi, et l'on me demande pourquoi je n'en suis pas ; il vous doit une pension et je n'ai que le désir d'être votre débiteur. »

Voisenon avait un revenu assez considérable ; il en mangeait une partie : ici c'est au propre qu'il nous faut comprendre. Ce même homme qui, ennuyé de la tisanne selon l'ordonnance, répondait à son médecin, le blâmant de n'avoir pas tout pris : « Comment voulez-vous que je boive une pinte quand je ne tiens que chopine ? » ce même homme se vantait, au contraire, d'avoir, à table, lui, si mince personne, un estomac d'une capacité peu commune. La sagesse, disait-il,

La sagesse est de bien dîner,  
En commençant par le potage ;  
La sagesse est de bien souper,  
En finissant par le fromage.  
On est heureux si l'on peut se gaver,  
Et si l'on digère, on est sage.

Comme l'abbé n'était pas toujours sage, sa faible organisation eut plus d'un choc à essuyer ; mais grâce à sa complexion nerveuse, on le quittait à la mort, on le retrouvait à table. Un jour, à la campagne, il était au plus mal. Ses domestiques l'abandonnèrent pour aller chercher les sacrements à la paroisse. Dans l'intervalle le mourant se trouve mieux, se lève, prend un habit et son fusil, et sort par une porte de derrière. Chemin faisant, il rencontre le prêtre qui lui porte le viatique, avec la procession ; il se met à genoux, comme les autres passans, puis poursuit son chemin. Le curé et les domestiques arrivent ; on ne trouve plus le malade qui, pendant qu'on le cherchait dans toute la maison, tirait des lapins dans la plaine.

Une plus rude secousse, sans doute, lui causa une assez longue alitation. Se rappelant alors les descriptions qu'il avait nécessairement faites de Penfer, dans ses sermons et dans ses mandemens, il craignit d'être trop tôt à même d'en constater le degré de fidélité. On le détermina de se confesser, et il disait vrai, sans doute, quand depuis il répétait que ce n'était pas du menu dont il était convenu. Il fallait que ce le fût peu en effet, car il se vit forcé de s'adresser au pape pour obtenir l'absolution qui ne lui fut accordée qu'à de très-lourdes conditions ; mille écus au saint-siège, deux mille aux pauvres, et le Bréviaire tous les matins. Comme la peur était toute sa religion, il remplit exactement les deux premières parties de sa pénitence : quant à la troisième, M<sup>me</sup> Favart, si l'on en croit M. de Lauraguais, la partageait avec lui.

Mais quand Voisenon eut perdu la femme de Favart, le détachement de la vie vint dissiper ses frayeurs de la mort. Lorsqu'il sentit sa fin prochaine, il se fit préparer et apporter un cercueil de plomb. « Voilà donc, dit-il, ma dernière redingote ; » et s'adressant à son laquais : « j'espère, ajouta-t-il, qu'il ne te prendra pas envie de me voler celle-ci. » L'ecclésiastique, son confesseur, qui était à son chevet, l'exhortait à se réconcilier avec Dieu. « Rupture entière, Monsieur, répondit-il ; je vous rends lettres et portrait. » Les lettres étaient le Bréviaire de ce bouffon sacrilège, le portrait. .... un crucifix !!!

J. TASCHEREAU.

## VOYAGES.

### LETTRE SUR LE MEXIQUE.

MEXICO, le 1829.

..... Mexico présente certainement l'aspect d'une des plus belles cités que l'on puisse voir. Son air est pur, ses fontaines nombreuses, et ses couvens et ses églises, et mille autres magnifiques édifices, tels que l'hôtel des mines, la caserne de l'artillerie, la Maison de ville, seraient d'une beauté remarquable, même en Europe. Le palais, qui forme un des quatre côtés de la grande place, est un immense bâtiment construit autrefois pour servir de demeure aux vice-rois espagnols. Sa

façade, plate et commune, en fait sans contredit la maison la plus laide de Mexico. Le président ainsi que les ministres y ont leur logement et leurs bureaux ; elle contient toutes les salles du gouvernement, la caserne générale, les deux chambres, l'hôtel de la monnaie, puis enfin la prison des voleurs, logés sous le même toit que ceux qui les font pendre. Devant le palais du président on voit, au milieu de la grande place, le *parian*, espèce de bazar percé de mille petites rues étroites et remplies de marchands. Habits, bottes, cuirs, rubans, chapeaux, draps, couvertures, laine, toile, coton, soie, dentelle, cristaux, fer, sellerie, porcelaine, tout s'y trouve, sans compter les pauvres écrivains publics assis sur les trottoirs, qui débilitent leur encre et leur style fleuri, exposés à toutes les ardeurs d'un brûlant soleil. Tout le monde convient que ce bâtiment déjà vieux et d'une construction ignoble, nuit à l'effet général de la place ; mais le gouvernement, qui en retire quatre ou cinq mille piastres de loyer, se refuse à le faire abattre. C'est encore sur la grande place que s'élève la cathédrale avec ses deux hautes tours carrées et leurs dômes en éteignoir. L'architecture de ce monument imposant réunit la largeur du style sarrasin aux délicatesses hardies de notre architecture gothique. L'intérieur est un grand vaisseau très-élevé avec des bas-côtés en colonnades, comme toutes les églises du monde, au milieu duquel on distingue le maître-autel et son chœur. Aux grandes fêtes, l'or, l'argent, les pierreries, la soie et le velours brillent de toutes parts, et le service divin se fait avec une richesse et une magnificence auxquels rien en Europe ne saurait être comparé. Comme il n'y a pas une chaise dans les temples du Seigneur, le sol est planchéié afin de préserver les fidèles de l'humidité. Les hommes se tiennent debout, et les femmes, même les plus riches et les plus élégantes, sont à genoux ou accroupies sur leurs talons. A la Havane, où l'on ne trouve pas non plus de chaises dans les églises, j'ai vu les élégantes y faire porter des tapis par leurs petits nègres en grande livrée, qui restent debout derrière elles, pendant la célébration de la messe.

Le palais de l'archevêque, situé à quelques pas de la cathédrale, est une maison fort ordinaire et vide depuis long-temps. Sa grandeur abandonna le troupeau et repassa en Europe dès qu'on jeta ici le cri de la liberté. Une voiture tout attelée est nuit et jour devant la cathédrale pour porter immédiatement le viatique à ceux qui le demandent. Dans cette cérémonie, qui se fait avec pompe, le viatique est précédé d'une cloche au son de laquelle chacun doit se mettre à genoux. Le peuple, fatigué à l'excès, lui forme presque toujours un grand cortège en chantant des litanies. Le soir, la marche est éclairée par des torches. Qu'il pleuve, qu'il tonne, qu'il vente, que le soleil soit brûlant, que l'on soit pressé, à pied, en voiture ou à cheval, il faut toujours s'agenouiller devant cette procession, qui ne marche jamais qu'à pas comptés, s'inquiétant peu du salut du malade en ce monde et en l'autre. La ville est tapissée d'images de saints et de saintes, devant lesquelles aucun habitant ne passe sans ôter son chapeau. Le clergé n'a point une puissance aussi grande que pourraient le faire croire de pareils usages ; mais il est très-respecté, et jamais un homme du pays ne passe auprès d'un moine ou d'un prêtre sans le saluer, ce qui n'empêche point ces derniers de fréquenter le théâtre, les maisons de jeux, et d'avoir des mœurs assez déréglées. Au Mexique, être prêtre ou moine est un métier comme un autre ; ce sont du reste les gens les plus sociables et de meilleure compagnie que j'aie connus dans ce pays.

Non loin de la grande place se trouve le marché principal, composé de masures, mais abondamment pourvu de toute espèce de provisions, dont une grande partie arrive jusqu'à l'entrée de la ville par un canal navigable pour de petites embarcations qui vont prendre leurs chargemens sur les bords des deux lacs et sur les fameux jardins flottans appelés *chinampas*. Ces chinampas sont des masses de terre supportées par des raideurs autrefois flottans, mais aujourd'hui fixés, à l'entour desquelles on circule dans de longs arbres creusés en canots, que les indiens mettent une merveilleuse adresse à conduire. Ils y cultivent avec succès des légumes et des fleurs qu'ils portent à la ville. Tout ce qui n'est point amené par ce canal arrive sur le dos des bons indiens, qui, malgré leur charge, font quinze et vingt lieues, toujours au pas de course, portant leurs fardeaux suspendus sur leurs épaules au moyen d'une courroie qui entoure leur tête et repose sur leur front. Ces pauvres gens habitent des petits bourgs aux environs, et viennent vendre ainsi le matin à la ville le produit de leur culture, pour remporter les objets de nécessité qu'ils achètent.

La cuisine est chargée de *chile*, poivre long que les Mexicains aiment beaucoup, et dont les étrangers ne peuvent soutenir la force. A table, on boit communément de l'eau, et le vin se sert dans de petits verres ; mais la boisson du pays est le *pulque*, liqueur blanchâtre faite avec le suc du magy (aloès). Cette boisson porte à la tête plus encore que le vin, et le peuple en boit avec excès, malgré le goût détestable qu'elle prend dans les outres en peau de mouton qui servent à l'apporter à la ville. Les plantations de magy font la richesse d'un grand nombre d'habitans. Les gens pauvres et les indiens ne mangent pas de pain, mais une espèce de petite crêpe de maïs, sans graisse ni beurre, appelées *tortillas*.

Je ne dirai point que l'on fait sept repas ; mais on mange bien sept fois par jour à Mexico. Encore au lit, on prend une tasse de chocolat avec quelques mouillettes de pain ; à neuf heures on déjeune ; à onze, on prend ce qu'ils appellent *las onze*, les onze heures (c'est un biscuit et un petit verre de liqueur) ; à deux heures on dîne ; à cinq heures une tasse de chocolat comme le matin ; à huit heures, *las ocho*, encore un biscuit, des fruits, ou quelque chose de semblable ; enfin à dix heures, on soupe. Il est vrai que les alimens n'ont point autant de force et de suc qu'en Europe. Les légumes sont plus aqueux, moins corsés, et les viandes et la volaille sont plus maigres. En revanche, on ne mange dans aucun pays du monde d'aussi beaux ni d'aussi bons canards que ceux que l'on tue sur les lacs, et ils y sont en telle quantité, que l'on peut dire sans la moindre exagération qu'ils obscurcissent le ciel lorsqu'ils s'élèvent en masse.

Les alentours du marché sont toujours encombrés d'une foule agitée, au milieu de paresseux, de gens ivres, ou couchés par terre, se chauffant demi-nus au soleil. Tout ce bas peuple est disputeur, hargneux, criard, adonné à l'eau-de-vie,



et voleur comme les pies, je crois par nature. Ses mœurs sont corrompues au dernier point, et il ne garde aucune espèce de retenue dans ses propos ni dans ses actions, même en public. J'ai entendu quelque voyageur le comparer aux lazaroni de Naples, mais je doute que le cynisme de ceux-ci égale celui de nos Mexicains.

On compte dans la ville dix-sept couvens d'hommes, quoique l'on ait dispersé les hospitaliers, et chassé les jésuites; plus dix-huit couvens de femmes. Les coutumes superstitieuses du pays en font autant de riches et magnifiques établissements. Il eût été trop long de compter les églises: leur nombre est certainement au moins de trois cents. Mexico possède aussi une école des beaux-arts, une collection précieuse d'instrumens de physique et une autre des plus beaux plâtres d'Europe; mais il n'y a que le voyageur curieux qui sache cela, et la poussière qu'il rapporte de ces musées déserts atteste le peu de cas qu'on en fait. Par compensation, le musée d'antiquités est riche et bien tenu, comme aussi le jardin botanique, qui possède le bel arbre à la maniflor. On prétend qu'il n'y a que deux arbres de cette espèce dans le monde. Il fournit une grande fleur qui représente assez parfaitement à l'œil complaisant une grille de diable, ce qui lui a fait donner le nom de maniflor, fleur de man. Nous avons aussi quelques pensions de femmes, dans lesquelles on leur enseigne avec soin à prier Dieu ou à faire des confitures, et fort négligemment à coudre, à lire et à écrire. Les hommes ont aussi quelques collèges, où ils apprennent assez superficiellement le latin, la philosophie, la théologie, le droit-canon, la morale, la médecine; mais en général le pays manque tout-à-fait d'instruction. Les Mexicains sont heureusement nés sans doute, mais extrêmement présomptueux, et ils arriveront difficilement à une haute civilisation. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le peuple est d'une ignorance grossière, puisque dans le monde on trouve des hommes qui ne sont pas bien sûrs de savoir signer leur nom. Les pauvres et bons Indiens ont à peine une école, et tous ces fiers républicains les laissent volontiers dans leur état d'abrutissement, pour les mieux dominer. Le clergé s'arrange parfaitement de la dime que paient tant de malheureux cultivateurs, et mieux encore des dons qu'ils font aux églises et aux hommes d'église. Il n'est certainement aucun pays du monde où l'on puisse dire avec plus de justice que tout se vend.

À la sortie de la ville est la magnifique promenade appelée l'Alameda. C'est un jardin bien dessiné, et orné de cinq jets d'eau; il est très-fréquenté à la chute du jour, lorsqu'on revient de Bucareli, longue avenue entourée de verdure et peu distante de là; où les hommes vont caracolier à la portière des voitures. On se promène ici tous les jours, les femmes en voiture, et les hommes à cheval. Un sot usage ne permet point que jamais une femme comme il faut mette le pied à terre, ce qui jette de la monotonie dans ce genre de plaisir. Il est vrai de dire qu'il en coûte si peu pour avoir un cheval, et que les Mexicains sont tellement passionnés pour l'équitation, que les mendiens eux-mêmes ne vont jamais à pied.

Durant le carême et jusqu'au mois de mai, l'Alameda est abandonnée pour une autre promenade appelée Las Vigas. Rien de plus délicieux que cette promenade un jour de fête. Que l'on se figure une allée d'un quart de lieue de longueur avec une double rangée de grands tilleuls et de beaux saules, où se donnent rendez-vous mille voitures chargées de femmes élégantes, et une foule de cavaliers montés sur des petits chevaux pleins d'ardeur, qu'ils manœuvrent avec une habileté parfaite. À droite, la vue s'étend sur de riantes campagnes, embellies par les pittoresques cabanes des Indiens, avec leurs rochers sauvages et les cannes qu'ils laissent croître dans ces terrains marécageux. À gauche, le canal dont j'ai déjà parlé, couvert de canots remplis d'Indiens et de gens du peuple, qui sont allés passer la journée au milieu des chinampas, et reviennent tout couronnés de fleurs, en dansant des boléros, et en chantant au son de leurs petites guitares les originales chansons du pays. Il faut avoir passé une journée aux chinampas pour concevoir toute l'émotion que causent ces lieux si pittoresques.

Il n'y a qu'un seul théâtre à Mexico, encore est-il fort misérable. La salle a la forme d'un fer à cheval très-allongé. Les principales familles de la ville y ont indispensablement une loge, où elles viennent régulièrement tous les soirs, et qui leur sert de salon; car on ne reçoit nulle part. Chacun va là faire sa cour aux dames, et personne ne prend souci de ce qui se passe sur la scène. Le parquet est séparé en hautes et basses stalles bien distinctes, que l'on peut louer pour toute l'année. La Gamborino, Prieto y Garray, acteurs espagnols et d'un talent distingué, faisaient les délices de Mexico. Ils ont dû quitter régulièrement la république, par suite de la loi d'expulsion. On a d'assez bons ballets, montés par M<sup>me</sup> et M. Pautrot, tous deux Français, et des boléros et des fandangos dansés avec la lubricité primitive. Quant à l'opéra, il est de toute nullité. Lorsque Garcia vint à Mexico, il voulut établir un théâtre italien; mais après de grands efforts, il y renonça. Les Mexicains n'étaient pas encore assez civilisés pour le comprendre; il dut se résigner à alterner sur le théâtre commun, avec la comédie, la tragédie et le ballet. Mais je ne pense pas qu'il ait toujours été très-content des spectateurs, car vingt fois je les ai entendus battre le petit briquet qu'ils ont toujours dans leur poche pour allumer leur cigarette de papier, au milieu de la plus belle cavatine du *Don Juan*, du *Barbier* ou d'*Abu-far*. On fume au théâtre comme partout; et je ne sache guère que l'église et les assemblées législatives où il ne soit pas permis de fumer. Aussi est-ce chose plaisante durant les séances des chambres, que de voir tous les membres former une procession continuelle, et perdre la moitié des délibérations pour aller satisfaire à l'irrésistible besoin de fumer. J'ai connu un indépendant qui, fuyant le champ de bataille où il venait d'être blessé à mort, accablé de fatigue et privé de nourriture depuis quarante-huit heures, ne demanda à l'homme qui le rendait à la vie ni du pain ni de l'eau, mais un cigare. Les femmes, et je parle également des femmes du monde, fument aussi, même dans les rues ou dans leurs voitures; et c'est seulement depuis quelques années que celles qui se piquent de la dernière élégance ont abandonné cet usage, ou plutôt elles se cachent pour y satisfaire.

Les Mexicaines ne sont pas jolies, mais elles sont gracieuses, élégantes et toujours chaussées avec soin; leur petit pied est charmant, et elles se distinguent surtout par leur tournure. En ville, elles sont habillées à l'espagnole, avec la mantille et la robe courte de soie noire appelée *saya*; au théâtre, à la promenade ou dans les bals, elles portent toutes les étoffes connues en Europe, et il en est plus d'une qui ne cède rien en luxe, en coquetterie, et même en bon goût, aux Parisiennes les plus merveilleuses. Elles sont toujours coiffées en cheveux, avec d'énormes peignes, et les nattes aplatiées sur les tempes. Il est bien certaines grandes occasions où quelques-unes s'avisent de porter des chapeaux à la française, qui viennent à grands frais d'Europe, mais elles sont si peu accoutumées à cette coiffure bizarre, qu'elle leur donne fort mauvaise grâce. Chez elles, à quelque heure que vous leur fassiez visite, vous les trouvez toujours en déshabillé d'une propreté plus apparente que réelle, et enveloppées dans un grand *pano de rebozo*, espèce de châle long qui se fait dans le pays, et dont elles se servent pour cacher le désordre de leur toilette. Les Mexicaines ont de l'esprit naturel, ou plutôt elles prennent facilement le jargon de la société; mais il en est peu qui soient en état de soutenir une conversation sérieuse. Il faut convenir que leur éducation est très-négligée. Elles passent leur vie dans l'oisiveté, à caqueter et à s'occuper de chiffons. Je n'ai connu que cinq femmes à Mexico qui parlèrent plus ou moins bien français. Les plus habiles savent broder; mais elles jouent toutes de la guitare, qu'elles apprennent en naissant. Au Mexique, tout le monde, jusqu'aux leptos (dernière classe du peuple), sait jouer de la guitare. Le piano commence cependant à occuper les femmes du monde.

Le costume national mexicain est d'une extrême magnificence. Il consiste en un pantalon ouvert sur les côtés à partir du genou, une veste, un manteau très-commode, ressemblant assez à une chasuble de prêtre, et un chapeau à forme basse et à bords larges, le tout brodé sur les coutures en or ou en argent, avec un tel luxe, que ces costumes coûtent jusqu'à huit ou dix mille francs. Les Indiens et les gens du peuple ont seulement un caleçon de peau et une couverture faite dans le pays, appelé *sarapa*, dont ils se drapent avec une élégance qu'enverraient beaucoup de fashionables; les jambes et le corps restent nus. Pour leurs femmes, une grosse chemise décolletée, un jupon d'indienne avec un tapalo ou mouchoir long dont elles s'enveloppent la tête; voilà tout leur accoutrement. Dans leur grande parure, cet habillement devient d'une élégance charmante. Une chemise très-fine, serrée au-dessous de la poitrine, et accusant toute la beauté de leurs formes, des manches courtes, des bracelets, de riches bas de soie à jour, des souliers de satin blanc, des jupons blancs bien brodés, avec des franges de couleur, laissant voir leurs belles jambes, et leurs jolis pieds, dont elles sont très-vaines. Durant les temps plus froids, l'étoffe légère est changée contre un tissu de laine qui se fait dans le pays, tout bigarré des couleurs les plus saillantes et les plus vives. Quelques-unes vont jambes nues, en conservant néanmoins les souliers de satin blanc. Les plus riches portent des robes en mousseline, en soie ou en gaze, garnies de bouillons, de volans, ou même très-souvent de franges d'or et d'argent; elles sont très-larges, plissées avec grâce à l'entour du corps, et soutenues communément par une ceinture en crêpe de la Chine rouge avec des franges aussi d'or ou d'argent dont les nœuds retombent sur le côté. Du reste, point de corset, rien d'apprêté. Les cheveux, séparés sur le front, viennent se renouer en tresses mêlées de rubans de taffetas rouge; un *pano de rebozo* en soie sur la tête, dont le plus long bout vient se jouer sur l'épaule gauche et sur le bras, où il est jeté avec grâce. Joignez à cet ensemble une figure bronzée, vive, pétillante, des yeux de feu, des cheveux noirs comme du jais, brillans comme du satin, avec une tournure de fandango, et vous comprendrez qu'il n'y a pas dans le monde entier une grisette comparable à la grisette mexicaine, surtout si vous vous laissez prendre à son gentil parler enfantin et à ses airs de naïve pétulance.

La police municipale est confiée à des alcades, mais la justice est plus boiteuse ici qu'en aucun pays du monde, et les voleurs, qui sont innombrables, ne sont pas punis assez sévèrement. La ville est gardée la nuit par des *cerenos* naïvement armés d'une hallebarde, qui peuvent être comparés pour leur vieillesse et l'indilité de leurs lanternes aux watchmen de Londres. Les meurtres sont fréquens, parce qu'un Mexicain vous tue avec indifférence, pour vous prendre un écu plus à l'aise; et lorsque sur une grande route vous rencontrez deux cavaliers, vous pouvez dire que l'un des deux est un brigand, sans crainte de vous tromper beaucoup.

Les États-Unis Mexicains ne possèdent presque aucune manufacture; les beaux-arts et l'industrie y sont tout-à-fait arriérés, et se ressentent du mauvais goût enfant de l'esclavage et de la paresse, mais les habitants ont le talent inné de l'imitation et une grande facilité à apprendre ce qu'on leur enseigne. Sans aucune notion du dessin ni de l'anatomie, ils savent faire en cre de figures, des fruits et même des portraits d'une extrême perfection. On ne trouve que chez eux ces corbeilles en fils d'aloès peints, et ces tableaux en plumes de colibris qui excitent notre admiration. Ce qu'ils font de mieux, c'est l'orfèvrerie, quoiqu'un peu lourde, et les broderies de toute espèce sur drap et sur cuir. Les Mexicaines portent beaucoup de bijoux, et les équipages de cheval se brodent avec un luxe extraordinaire.

La vie que l'on mène à Mexico est très-uniforme. Le matin, tout le monde s'occupe de commerce; à deux heures on dîne; les magasins et les boutiques se ferment, la ville devient déserte, et il faut dormir ou périr d'ennui; à trois heures et demie, l'activité renaît, on retourne au travail; à six heures tout commerce cesse, chacun rentre ou va à la promenade; puis, lorsqu'arrive la nuit, au théâtre, dans les mauvais lieux ou chez soi. Point de réunion, point de soirée; personne ne reçoit; les hommes vont jouer des sommes énormes dans les mille maisons de jeux, qu'ils préfèrent à la société des femmes; les femmes courent à leurs intrigues, et au milieu de cette agitation monotone quelques familles seulement vivent heureuses et retirées.

## MÉLANGES.

## L'ACTEUR FROGÈRE ET L'EMPEREUR PAUL.

Les progrès de la civilisation moderne ont banni des cours de nos rois l'emploi de fou; mais quoiqu'il n'y ait plus nulle part de titulaire officiel de ces fonctions, il y a encore plus d'une cour où les devoirs de la place sont remplis par des amateurs de bonne volonté qui se dévouent généreusement au rôle de plastron. Sous le rapport de la dignité, les fous en service ordinaire de l'ancien temps ont une grande supériorité sur les fous honoraires de notre époque; car il arrivait souvent que ceux-ci portaient des bottes vigoureuses aux sages, c'est-à-dire aux rois qui les provoquaient; tandis que de nos jours il n'y a plus d'échange, le maître donnant toujours, et le valet recevant sans jamais riposter. Le familier d'une tête couronnée se trouve placé comme le bichon dans la cage du lion, ou bien comme le lion dans l'antre d'Ali-Pacha; car ce maître farouche voulait prendre avec celui-ci toutes les libertés possibles, sans jamais lui rien permettre en retour; et si par hasard il paraissait oublier la distance qui le séparait de son maître, le tyran savait bien le rappeler au devoir et lui faire comprendre malgré la faveur dont il jouissait, qu'après tout il n'était qu'un lion. Mais je m'aperçois que ma comparaison pêche par plus d'un point, puisque nos monarques d'Europe ne sont pas des Ali-Pacha, et que nos courtisans ne ressemblent guère à des lions. Au reste, le héros de l'aventure qui suit n'était pas à proprement parler un plastron de cour; il vivait familièrement avec l'empereur, et presque sur le pied d'une parfaite égalité.

Frogère, acteur comique peu goûté à Paris, alla en Russie, où il devint le favori de l'empereur Paul qui l'admit dans son intimité. Un caprice du prince lui donna certain jour le loisir d'examiner mûrement s'il y a toujours prudence et sûreté à prendre ses aises avec un empereur de toutes les Russies. Un soir, à la table de l'empereur, un des convives saisit une occasion qui se présenta de louer son hôte impérial aux dépens de Pierre-le-Grand. « Voilà bien, dit Paul en se tournant vers Frogère, ce qui s'appelle voler Pierre pour payer Paul; n'est-ce pas, Frogère? — Oui, Sire, répliqua l'acteur, et au tour que prend votre réputation, on ne vous rendra jamais la pareille, car personne ne sera tenté de voler Paul. » La répartie était jolie et piquante, et l'empereur en avait déjà toléré d'aussi vives. Toutefois, avant d'en rire, les courtisans jugèrent prudent de consulter le visage du maître. Il était soucieux et mécontent, et chacun imita le silence désapprobateur de sa Majesté. Le mot tomba donc à plat, et Frogère, qui n'était pas accoutumé à de pareilles disgrâces, en fut plus surpris que personne. Quelques instans après l'empereur se leva et les convives se séparèrent. Frogère rentra chez lui le cœur navré; pour un plaisant de profession, la chute d'un bon mot est une affaire grave; c'est une spéculation manquée. Mais à quelle cause attribuer cet échec imprévu? le mot était bon, il n'y avait pas à en douter; et d'ailleurs l'empereur n'était pas d'un goût si difficile qu'il n'en eût quelquefois approuvé de pires. Il y avait là un mystère impénétrable; Frogère se creusait la tête, mais il avait beau songer et songer encore, sa sagacité était en défaut. Voyant qu'il y perdait son temps et sa peine, il prit le sage parti de se coucher, et s'endormit philosophiquement d'un profond sommeil.

On était au cœur de l'hiver. La nuit finissait quand Frogère fut réveillé par un coup violent à la porte de sa chambre. Il se lève, va ouvrir, et, à sa grande surprise, il voit entrer un officier suivi de quatre soldats armés jusqu'aux dents. Frogère, qui n'avait aucune raison de s'attendre à une pareille visite, conclut naturellement que l'officier (c'était un de ses amis qui avait été du souper de la veille) avait pris sa chambre pour celle d'un autre. Hélas! il fut bientôt convaincu qu'il n'y avait point de méprise, et que cette visite importune et alarmante s'adressait bien à lui. L'officier exhiba à son malheureux ami un ordre signé de l'empereur qui l'exilait en Sibérie. Je laisse à penser l'effet que produisit sur Frogère cette terrible nouvelle; de plus courageux que lui en auraient eu l'âme brisée. La sienne n'était pas d'une trempe à y résister; il pleurait, se lamentait, tombait à genoux et s'arrachait les cheveux. C'était vraiment pitié. Quel crime avait-il commis qui méritât un pareil châtiment? Ne pouvait-il pas voir l'empereur, tomber à ses genoux, implorer sa grâce? Il ne demandait qu'un jour, une heure. Inutiles prières! l'ordre était précis, et si jamais monarque absolu permit qu'en se jouant de ses commandemens, ce ne fût certainement pas l'empereur Paul.

Tout ce que le malheureux Frogère put obtenir de l'officier en considération de l'amitié qui les unissait, ce fut un délai de quelques minutes pour remplir d'habits et de linge une petite valise: cela fait, on l'emmena. Une voiture, escortée d'un fort piquet de cavalerie, l'attendait dans la rue; on y jeta notre homme plus mort que vil, et deux soldats armés de pistolets et le sabre nu, s'y placèrent à ses côtés. L'officier, après s'être assuré que les portières étaient bien fermées, et que son prisonnier ne pouvait communiquer avec personne, prit la tête de l'escorte, donna le mot d'ordre, et l'on partit au grand trot pour ce formidable voyage.

Combien de temps dura cette première course? Frogère n'en sut rien, car il était dans une obscurité profonde, et ses terribles compagnons restaient sourds à toutes ses questions. Ils avaient reçu l'ordre exprès de ne pas ouvrir la bouche; or, il y a en Russie peu de soldats assez amoureux du knout pour violer leur consigne; mais il lui semblait qu'il avait couru pendant une éternité. Enfin la portière s'ouvrit: il faisait grand jour; malheureusement il ne jouit pas long-temps de la douce clarté du soleil; on le conduisit, les yeux bandés, dans une misérable cabane. Quand on lui ôta son bandeau, il se trouva enfermé dans une petite chambre sans fenêtres, éclairée par une seule chandelle. Quelques mets grossiers étaient dressés devant lui sur une méchante table de bois. On lui fit signe de manger; et cependant quelques heures auparavant cet homme était plongé dans la mollesse; des princes partageaient ses plaisirs, et le plus puissant des monarques le traitait en ami. Maintenant le voilà disgracié, bané, enfermé dans une mesure, réduit à manger ce que le veau n'eût pas



jeté à un mendiant ; autour de lui des visages dont l'aspect menaçant repousse l'espérance au fond du cœur, et pour comble d'effroi un long voyage en perspective, et pas une voix amie pour lui dire au terme de sa terrible course, « Soyez le bien venu, » Sibérie ! Sibérie ! le pauvre exilé n'avait pas d'autre image devant les yeux, d'autre mot sur les lèvres.

Les extrêmes se touchent, dit le peuple ; un rien suffit quelquefois pour nous faire passer du désespoir à l'excès de la joie ; Frogère en fit l'épreuve. L'officier qui commandait l'escorte entra tout-à-coup dans sa chambre suivi d'un courrier ; Frogère, qui ne l'avait pas vu depuis son départ, ne pensant pas d'ailleurs qu'il l'eût accompagné si long-temps, éprouva, à la vue de ce visage ami, un plaisir inexprimable ; dans l'ivresse de sa joie, il allait lui sauter au cou, mais un geste négatif et un coup d'œil sévère arrêterent ses transports ; il voulait parler, un doigt collé sur sa bouche lui imposa silence. L'officier congédia le courrier et donna ordre aux gardes de rester derrière la porte. Dès qu'il fut seul avec son prisonnier : « Frogère, dit-il à voix basse, Frogère, nous allons nous séparer ; l'officier chargé de vous conduire au relais voisin est là qui vous attend. Dites-moi... que puis-je faire ?... Je suis bien téméraire... on ne désobéit pas impunément à l'empereur... N'importe... pour servir un vieil ami, je veux courir les chances de ma désobéissance. Dites-moi, que puis-je faire pour vous à mon retour à Pétersbourg. »

Le pauvre Frogère fondait en larmes, et, au lieu de répondre aux propositions bienveillantes de son ami, il se récriait, en gémissant, contre la sévérité du châtiment qu'on lui infligeait pour un crime qu'il cherchait encore à connaître. « A connaître ! » répliqua son compagnon avec l'accent d'une profonde surprise : Frogère, êtes-vous fou ? Oui, vous l'êtes ; car, sans cela, vous n'auriez pas lâché ce sarcasme amer. Et il ajoutait, en baissant encore la voix : « Il l'a blessé d'autant plus vivement, qu'il y avait bien un peu de vérité. — Grand Dieu ! c'est pour une misère semblable que je vais être... — Écoutez, Frogère, point de vaines paroles ; je suis le dernier visage d'ami que vous verrez jusqu'au terme de votre long voyage : vous le savez, l'empereur est implacable dans ses ressentiments ; il n'y a point de grâce à espérer ; prenez votre malheur en patience, et dites-moi ce que je puis faire pour vous. »

— Parlez pour moi à l'empereur. — Quant à cela c'est impossible ; demandez-moi toute autre chose, et je remuerai ciel et terre. Car c'est presque toujours ainsi que nos amis nous traitent dans le malheur ; nous offrant ce dont nous n'avons pas besoin, et nous refusant ce qui nous serait utile. « Je ne vous demande pas autre chose, reprit le pauvre comédien. — Mais votre argent, vos bijoux que vous n'avez pas emportés, ne pourrais-je pas les mettre en sûreté, les confier à quelqu'un ami fidèle qui vous les rendrait au retour ? — Au retour ! Je ne suis donc pas banni à perpétuité ? — A perpétuité ! Ah ! vous aviez donc cru que c'était à perpétuité ? Alors je ne suis plus surpris que vous ayez été si abattu au départ ; non, mon cher ami : du courage, trois ans sont bientôt passés, et alors... — Trois ans ! répéta le malheureux acteur, trois ans d'exil ! Il allait poursuivre le cours de ses lamentations, mais sa nouvelle escorte l'attendait, il fallut partir. On lui banda de nouveau les yeux, et on le fit remonter dans la chaise de poste. Son ami, en se retirant, lui serra affectueusement la main, et y glissa une petite somme d'argent : « Vous en aurez besoin, lui dit-il à voix basse, au terme du voyage. Courage ! Adieu ! En marche ! On ferme aussitôt les portières, et les chevaux emportent au galop le malheureux Frogère.

Un Français, dit le proverbe, est de toutes les créatures la plus joviale : personne mieux que lui ne sait prendre gaîment son parti ; il est vrai qu'il trouve dans sa langue une foule de formules toutes faites, pour venir au secours de sa philosophie et la réconcilier avec le sort, quand il est en butte à quelque une des misères qui affligent notre pauvre humanité. A-t-il perdu sa femme ? son chien est-il égaré ou sa maîtresse infidèle ? a-t-il été mouillé par la pluie ou trompé par des fripons ? un simple *allons pisque...* ou bien *c'est une petite contrariété*, ou encore un *petit malheur*, l'une ou l'autre enfin de ces précieuses formules opère une consolation soudaine, et si elles sont impuissantes, alors il a recours au remède héroïque, à l'infailible *ça n'est égal*. Mais la disgrâce de Frogère était à l'épreuve de toutes ces recettes. « Trois ans en Sibérie », c'était bien là un beau titre pour un livre nouveau, mais pour notre prisonnier c'était une affreuse perspective. Aussi ne voyant rien de mieux à faire, il recommença à se désespérer. Cependant la victime emportée au milieu de profondes ténèbres, interrompait par ses seuls gémissements le silence qui régnait autour d'elle ; car la consigne était toujours la même. Ses gardes avaient bouche close. Enfin on s'arrête : retour des mêmes cérémonies, les yeux bandés, la méchante cabane, la chandelle solitaire et le mauvais repas ; rien n'y manque ; seulement plus de visage connu, plus d'ami dont la voix console ; tout est sombre, silencieux, hostile.

Après de nouvelles courses, suivies de haltes qu'accablent toujours les mêmes circonstances, on s'arrête de nouveau ; au compte du patient ce supplice avait duré trois jours et trois nuits. Cette fois on lui banda encore les yeux ; mais au lieu de le laisser marcher, ses gardes le portèrent à bras, sur un banc de bois où ils l'assirent. Il y resta pendant quelques minutes, étonné qu'on ne lui ôtât pas son bandeau, comme de coutume. Il entendit alors autour de lui des chuchotements, puis le bruit de pas ; enfin on lui saisit les mains et on les lui lie fortement. Il demande en tremblant la cause de ce traitement ; pas de réponse. En un clin d'œil, et toujours sans mot dire, on déchire la partie supérieure de son habit pour lui découvrir la poitrine. Son cœur défaille ; il commence à croire que la Sibérie n'est pas le terme de son voyage. « En jure ! feu ! » s'écrie une voix habitée au commandement et qu'il crut reconnaître ; et aussitôt éclate une décharge de mousqueterie. Il tombe. Quatre hommes l'enlèvent et pendant qu'on l'emporte il entend devant lui et à ses côtés le mouvement d'un cortège qui marche à pas comptés, et s'arrête en mesure. On le dépose sur un siège, on lui délie les mains, le voile qui couvrait ses yeux disparaît et il se retrouve dans le même appartement, à la même table, à la place même où son infortuné bon moi lui avait échappé ; les mêmes convives étaient assis autour de

lui et l'empereur au milieu. La terreur, l'étonnement, le doute qui se peignaient sur le visage de la victime excitèrent un rire général ; Frogère s'évanouit. Ce terrible voyage n'avait duré que vingt-quatre heures, et Paul avait assisté sous un déguisement à toutes les haltes. Quoique cet exil ne fût qu'un badinage, les angoisses et les souffrances du patient n'en furent pas moins sérieuses ; aussi eut-il grand-peine à s'en remettre complètement. Au demeurant, cette plaisanterie dont l'idée peut paraître assez gaie, demandait pour être mise en action l'indifférence brutale et capricieuse de l'empereur Paul.

A quelques jours de là, l'acteur et le bouffon couronnés soupaient tranquillement ensemble, quand à côté d'eux se préparait une plaisanterie plus cruelle encore, mais dont cette fois Paul devait être la victime. A peine étaient-ils séparés que l'alarme est au palais. On accourt, Frogère et quelques autres forcent la chambre de l'empereur, et ils y trouvent... un cadavre baigné de sang.

#### COURSES DE NEW-MARKET.

New-Market, célèbre par les courses de chevaux, est à trois lieues de Cambridge. Les courses se font sur un terrain couvert de sable soigneusement aplani. La société des *Horse-Racing* fait de grandes dépenses pour soutenir l'éclat des courses ; et tel membre de cette singulière académie hasarde 30 ou 40,000 liv. st. (720 à 960,000 f.), pour que cette institution ne périclite pas. Lors de son origine, ce spectacle avait un but d'utilité, celui d'améliorer la race des chevaux ; aujourd'hui on ne fait plus courir un cheval que pour gagner un pari plus ou moins considérable, et fort souvent l'animal meurt en arrivant au but. Des jokeys de louage sont chargés des intérêts des parieurs ; on les prend sur le lieu même des courses. Le jokey gagne ordinairement trois guinées par course ; s'il est vainqueur, et si le pari est considérable, il reçoit une gratification particulière. Le poids que chaque cheval doit porter est convenu d'avance de part et d'autre : si l'un des jokeys est trop léger, on le charge d'un poids quelconque pour compléter la pesanteur respective ; mais s'il est trop lourd, il faut qu'il se soumette à un système d'amaigrissement (*course of wasting*). Alors on le purge à toute outrance, puis on le fait violemment transpirer ; alors on le couvre de lourds vêtements, sous lesquels il est forcé de faire de longues marches ; à son retour on lui fait avaler de grands verres d'eau froide, et puis on le place entre deux lits de plumes jusqu'à ce qu'une transpiration abondante fasse écouler le superflu de sa graisse et l'amène au point d'exténuation requise. En suivant ce régime, un célèbre jokey est parvenu à se débarrasser en trois jours, de dix-huit livres d'embonpoint qui l'empêchaient d'être admis à courir. Et c'est chez un peuple civilisé qu'on se livre à cette horrible pratique !

L'usage des courses de chevaux en Angleterre se rattache au règne d'Henri II, vers le milieu du douzième siècle, mais ce ne fut que sous Jacques I qu'elles furent régulièrement établies. Elles eurent lieu d'abord à Hyde-Park, et ensuite à New-Market ; l'espace à parcourir est de 4,380 verges, ou 7,420 verges d'Angleterre. On a calculé que chaque cheval de course embrasse, à chaque élan, une étendue d'environ 24 pieds. On parie presque toujours des sommes énormes. On a vu des gens assez fous pour asseoir des paris considérables sur des chevaux qui n'étaient pas encore nés ; par exemple, on cite lord Grosvenor qui laissa après lui, à son fils, des juments, sur les poulains desquelles des paris de ce genre étaient établis. L'héritier fit honneur à tous les engagements pris à cet égard par son père.

Le rendez-vous général des gros parieurs de Londres est comme une Bourse. On s'y rassemble deux ou trois fois par semaine : c'est une affaire très-importante pour ces messieurs ; ils ont des réglemens sévères pour le paiement des sommes à payer ou à recevoir après chaque course. Chaque pari considérable est annoncé et proposé dans les journaux ; on a le plus grand soin d'indiquer le nom, l'âge, la nature, les qualités et la généalogie du cheval, le nom du propriétaire, le lieu et l'époque de la course.

Ce jeu est un amusement pour les uns et un objet de spéculation pour les autres ; ces derniers, gens à peu près sans aveu, sont connus sous le sobriquet de *black-legs*, mot qui signifie figurément *fripons*. Un de ces hommes a commencé par vendre en détail du poisson et des huîtres, et a fini par gagner une fortune immense en pariant à toutes les courses. Un de ces *black-legs* fut pendu pour avoir empoisonné quelques-uns des meilleurs chevaux sur l'agilité desquels on avait établi des paris s'élevant à des sommes considérables.

On voit que les paris de New-Market et ceux de la Bourse de Paris peuvent être pesés dans la même balance ; la conscience entre pour aussi peu dans les uns que dans les autres ; je ne sais même si la préférence ne doit pas être donnée aux premiers, car ils sont toujours acquittés fidèlement, et l'on ne peut pas en dire autant de la différence.

#### ANNONCES.

Avis important aux amateurs de la Danse de société et de la Walse, et principalement à ceux qui lient à profiter d'une bonne méthode d'enseignement :

#### ÉCOLE DE DANSE ET DE WALSE.

M. et M<sup>me</sup> ACHILLE ont l'honneur de faire savoir que leur Ecole de Danse rouvrira (pour les leçons au quartier) le 2 octobre prochain, mais que dès le mois de septembre, ils pourront donner chez eux ou en ville, des leçons particulières. S'adresser, pour le prix et conditions, à leur domicile, Walker street, No. 84.

#### HOTEL DU COMMERCE.

MM. WEYER et BROSSARD ont l'honneur d'informer le public que cet Hôtel, un des plus vastes de cette ville, tenu depuis longtemps par M. Collet, vient d'être entièrement restauré par leurs soins. Messieurs les voyageurs et toutes les personnes qui voudront bien honorer de leur présence, y trouveront toujours des appartements élégants, de la plus grande propreté et disposés pour recevoir des familles entières, une table délicate, abondante et variée, des vins de premier choix ; un Café à la Française, où se trouveront les journaux des principales places d'Europe et d'Amérique ; des Bains, bien tenus ; enfin, tous les soins et renseignements d'agrément et d'utilité. Les propriétaires entreprennent, à toute heure, des repas de commande. La table d'hôte est servie à 3 heures.

#### Avis aux amateurs de Langues étrangères.

#### ÉCOLE FRANÇAISE.

Les enfants apprennent à parler, sans étude et sans difficulté la langue du pays qu'ils habitent ; aussi facilement que leur langue maternelle. C'est pourquoi les pères et mères qui veulent que leurs enfants apprennent une langue étrangère peuvent, et doivent même se dispenser, s'ils désirent qu'ils fassent des progrès, de les envoyer aux écoles du pays, et ne leur donner que des maîtres de celles qu'ils veulent qu'ils apprennent. De cette manière ils apprendront à parler cette langue avec facilité.

M. Dupuis Delarue, professeur de langue française, pénétré de l'idée que l'étude de plusieurs langues en même temps, ne peut jeter que de la confusion dans l'esprit des enfants et les dégoûter de l'étude ; qu'il suffit de bien connaître les principes d'une langue pour pouvoir comprendre ceux de celles qu'on parle aisément, se propose, s'il y a lieu, d'ouvrir une école pour les enfants de 8 à 12 ans, dans laquelle toutes les parties de l'instruction seront enseignées en français.

Les personnes qui voudront bien honorer de leur confiance sont priées de s'adresser No. 7, Barclay-street, et d'y laisser leur adresse s'il n'y était pas.

49 — 48

#### AVIS.

M. JOSEPH COLLET vient d'ouvrir un magasin de VINS au No. 133 Greenwich street. On trouvera dans son établissement toutes espèces de Vins et Liqueurs, qu'il vendra au plus bas prix possible, et pour donner une idée de ces prix, il fait savoir qu'il délivrera en ville, des Vins rouges, de bonne qualité, à \$1 25 la douzaine de bouteilles ; et à 50 cents par gallon, pris par dame-jeannes.

On trouvera également au même établissement, de l'huile fine, des prunes, figues, amandes, ruissins, olive, capres, anchois, sucre, café, lentilles, fromage, et autres articles ; et outre les vins français, un assortiment complet de vins de Madère et de Porto, et le tout sera vendu aux prix les plus modérés.

#### AVIS. — Consulat général de France aux États-Unis.

Les personnes dont les noms suivent, sont invitées à se présenter à la chancellerie du consulat général de France à New-York (Greenwich-street No. 67) pour y recevoir des communications qu'elles intéressent :

MM. Trébuchet, jeune.	MM. Morel.
Le Boucher Duval.	Jean Ferrand.
Michel Yvinec.	Didier Rouchaz.
Alexandre Cogé.	Gillardei.
Am. Jos. de Morlaing.	P. Penard.
Jos. V. Descoutures.	Fayolle.
André Linant.	W. Mazuric.
J.-B. Isabelle.	John Barclay.

Dans le cas où elles ne pourraient pas se présenter elles-mêmes, elles voudraient bien envoyer leur adresse au consulat général.

37 51

Une famille qui doit quitter cette ville désire vendre tous les meubles de la maison qu'elle occupe, y compris linge, argenterie, etc. Les meubles sont presque neufs, et dans le dernier goût.

Les personnes qui veulent entrer en marché, peuvent avoir la maison où ils sont placés en bail, si cela peut être de leur convenance. Cette maison ayant trois étages, écurie et remise est située dans un des quartiers les plus agréables de la ville, et convenable à une nombreuse famille.

Les personnes qui désirent des informations plus détaillées, peuvent s'adresser à l'Office d'EUGENE BERGONZIO, No. 8 Broad-street.

A VENDRE chez VALENTIN PELLETIER dans son nouveau magasin, Barclay-street No. 7, proche l'American Hotel. — Reçu par le DeRham :

Saucons de Lyon, 1<sup>re</sup> qualité.  
Fonds d'Artichoux pour ragouts,  
Truffes fraîches du Périgord.  
Semouille et féculé de froment et de pommes de terre.  
Moutarde dite américaine de Maille et de Josse.  
Sirop de Vinaigre framboisé.  
Petits Haricots rouges à la Reine, ditto de Soissons.  
Lentilles fraîches de Dourdan.

#### EN MAGASIN.

Vins français et étrangers,  
Liqueurs de toutes sortes, de première qualité,  
Comestibles d'Europe  
Fromages de toute espèce, etc., etc.  
Chaque article sera porté gratis dans les maisons.

48 — 49

Reçu par l'Erie et Formosa, venant du Havre :

Annuaire Nécrologique, par A. Mahul, 1 vol. 8vo. Malte-Brun, Tableau de la Pologne, corrigé par Chodike, 2 v. 8vo. Depping, Commerce entre le Levant et l'Europe, 2 v. 8vo. La comtesse de Bohen, les Prisons en 1793, 1 v. 8vo. J. Mangeart, Souvenirs de la Morée, 1 v. 8vo. Chroniques de l'Éclat de Bruf, 3 v. 8vo. Mémoires du Pair de France, 4 v. 8vo. J. de Witt, Sociétés secrètes de France et d'Italie, 1 v. 8vo. Scènes historiques de la St. Barthélemy, 1 v. 8vo. La cour de Marie de Médicis 1 v. 8vo. Confessions d'un homme de cour, (contemporain de Louis XIV) 4 v. in-12. Caillie, Voyage à Tembréto, 3 v. 8vo. et Atlas. Potocki, Voyage dans l'Astrakan et au Caucase, 2 v. 8vo. Niebuhr, Histoire Romaine, vol. 1 et 2. De Mézé, Fastes de la Pharmacie française, 1 v. 8vo. Barie, Maladies nerveuses, 1 v. 8vo. E. Peccet, Traité Élémentaire de Physique, 1 v. 8vo. Laugier, cours de Chimie, 3 v. 8vo. et Atlas. Rio, Essai sur l'Histoire de l'Esprit Humain dans l'Antiquité, 2 v. 8vo. Edmond Esprit de l'Homme de Guerre, 1 v. 8vo. A. Tardif, Abeille Encyclopédique, 1 v. 8vo. Young, le Portugal sous don Miguel, 1 v. 8vo. M. de Stendhal, Promenades dans Rome, 2 v. 8vo. Léon de Buzanvière le Touriste Ecossais 1 v. 8vo. Beilly, Histoire financière de la France, 2 v. 8vo.

Foreign and Classical Bookstore,

CHARLES DE BEHR, Director,

108 Broadway, New-York,

32 South-sixth-street, Philadelphie.

#### SYLVESTER, 130 Broadway,

Prend la liberté de rappeler aux personnes qui lui donnent leurs ordres, que, chaque JEUDI, on fait un tirage de la Loterie de New York et qu'il a reçu de l'Etat une licence pour vendre des billets, ou parts de billet.

Sept. 12, Regular class, \$10,000, prix du billet, \$5.

#### CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le Courrier des États-Unis paraît tous les samedis et mercredis. — Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port. — Les souscriptions subsistent jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de l'être. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé. — Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agents, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On s'inscrit : à New-York, au bureau du Courrier des États-Unis, No. 7 Broad-Street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, francs de port ; à MM. les Éditeurs du Courrier des États-Unis ou à M. Wm. A. WISHART, Caissier du Journal.

#### PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal, pour six mois \$13, sans le Journal, \$10. — \$1 pour chaque insertion n'excédant pas un carré d'impression ; pour la première fois et 50 cents pour chacune des fois suivantes.